

PRINCE PIERRE DE GRECE



CHEVAUCHÉE TIBÉTAINE

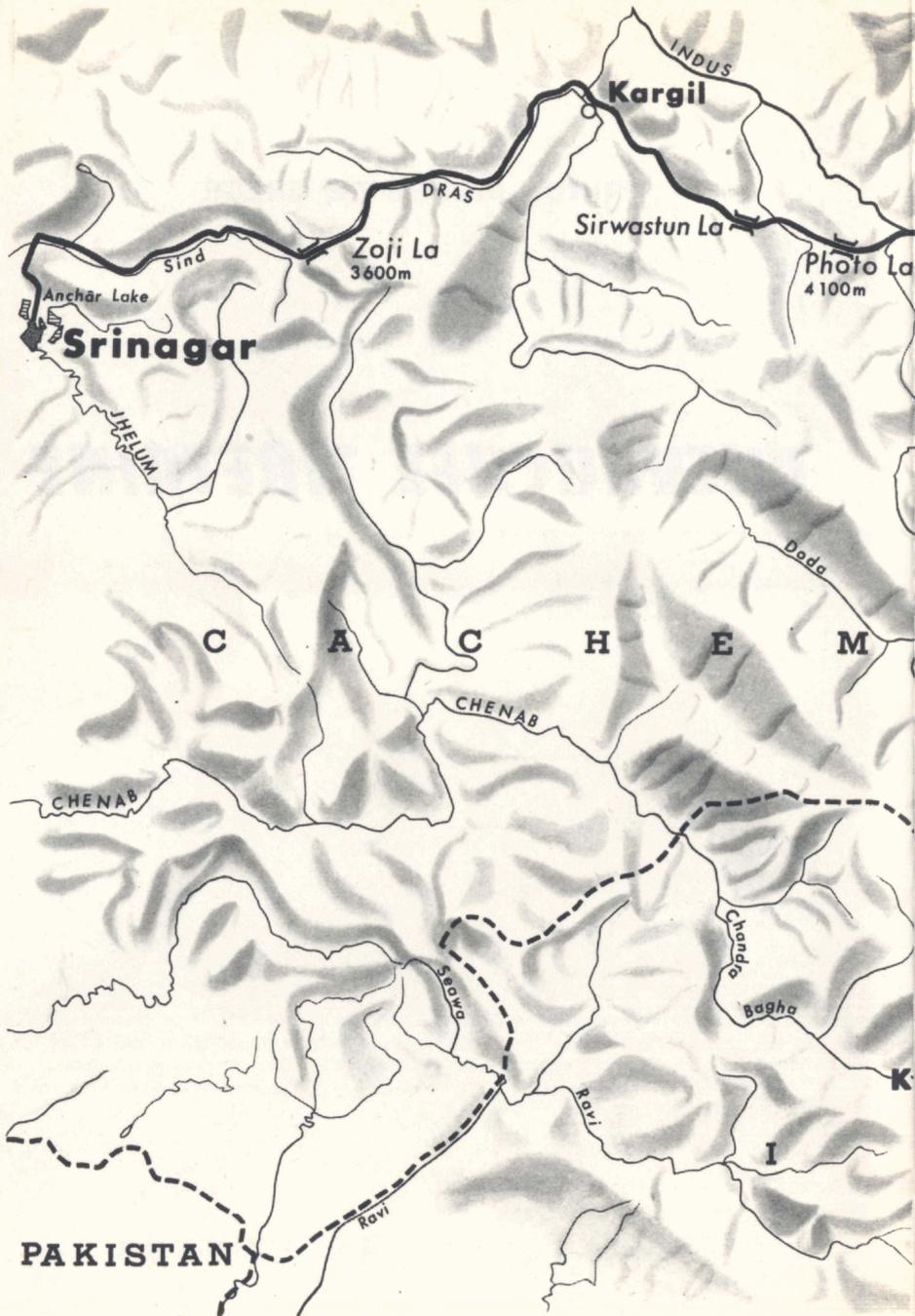
FERNAND NATHAN

Copyright 1958 by Fernand Nathan
18, rue Monsieur-le-Prince - Paris

PRINCE PIERRE DE GRÈCE

CHEVAUCHÉE TIBÉTAINE

FERNAND NATHAN ÉDITEUR







I

UN ITINÉRAIRE SINGULIER

Bien peu de gens ont jusqu'à ce jour pénétré au Kashmir par l'Est. En général, les voyageurs font le trajet de Sialkot à Srinagar en automobile ou bien empruntent la voie des airs pour venir jouir de tous les plaisirs qu'offre ce magnifique pays. Dans le cas où le touriste ne dispose que de peu de temps, je n'ai rien à objecter à cette façon de voyager. Mais s'il peut prolonger son séjour et prendre un autre chemin, celui-ci plus malaisé, à travers les incomparables montagnes du Kashmir, il n'en appréciera que davantage ensuite les charmes de Srinagar.

Le 5 juin, ma femme et moi quittâmes Manali situé dans la vallée de Koulou dans le Punjab. Notre première étape nous amena, en passant par le col de Rohtang, à plus de 13050 pieds, au Lahoul, c'est-à-dire dans la vallée supérieure de la rivière Tchenab, qu'on appelle ici la Tchandra Bhaga. Nous nous arrêtâmes quelques semaines à Kyelang, capitale de cette vallée isolée. Aimant cette vie d'aventures, nous nous procurâmes de nouvelles bêtes de somme ainsi que des provisions pour six mois. Puis nous nous mîmes en route, fermement décidés à aborder Srinagar par l'Est.

Le lendemain de notre départ, nous traversâmes la grande chaîne de l'Himalaya en passant par le col de Bara Latcha, à 16047 pieds d'altitude, dans la neige qui couvrait encore le sommet, tout près d'un ravissant petit lac de montagne. Après une descente de deux jours sur l'autre versant, nous arrivâmes à Sertchou, sur la rive gauche du Tsarap-Tchou, rivière marquant la frontière entre le Punjab et le Kashmir. Le paysage alentour était plus sauvage que les montagnes désolées que nous venions de traverser. De hautes murailles rocheuses nous entouraient et seule la large étendue sinueuse de la rivière peu profonde formait une trouée assez large vers le Nord-Ouest.

À cet endroit se trouvait une station pour caravanes, non point un bungalow habitable, mais une sorte de hangar en pierrés où les animaux pouvaient être attachés. Elle comportait aussi une « pièce » vide avec un âtre où nous fîmes notre cuisine. Nous nous installâmes dans nos tentes et, comme l'eau, le combustible et les herbages étaient en abondance, nous nous trouvâmes très confortablement installés.

Nos muletiers étaient tous des montagnards, mi-Tibétains — mi-Paharis, que nous avons recrutés dans la vallée de Koulou. Ils étaient trois. Nos poneys et nos mulets appartenaient au **Goba** des Ghya-Kar Kampas, fixé dans les environs du lac Rawalsar dans l'état de Mandi. Le Goba est le chef des Tibétains de l'Est, originaires de la province de Kham, qui, il y a bien des années, se sont établis dans l'Himalaya de l'Ouest. Tsewang Norbou, tel était son nom, nous avait permis d'emmener vingt-deux animaux et de placer Deulma, sa fille, à la tête de notre caravane.



Vallée du Sind, au Kashmir.

Nous-mêmes montions des poneys de selle, venant du Turkestan chinois et appelés Yarkandis, animaux endurants qui supportent aisément le poids d'un adulte pendant la traversée des hauts cols himalayens. Notre saïs, pale-frenier, était un Tibétain authentique de Chi-ga-tsé dans la province de Tsang; ancien moine à Tachi Loumpo, grand monastère du Pantchen Lama. Nous avions découvert dans la vallée de Koulou. On trouvait en lui un curieux mélange de réfugié politique et de moine défroqué. C'est pour cette raison qu'il vivait aux Indes. Au bout de vingt-six ans passés au Monastère, Lo-bsang, tel était son nom, avait aimé une ravissante jeune fille tibétaine de Chi-ga-tsé appelée Migmar (Mardi). Les amoureux prirent la fuite et eurent ensuite six enfants. Puis quand le Pantchen Lama se réfugia en Chine en 1923, Lo-bsang trouva prudent de se rendre aux Indes avec sa famille, puisque tous les disciples du Lama avaient été pourchassés par le gouvernement de Lhassa. Lo-bsang était au courant de tout ce qui concernait sa religion et il nous fut d'un grand secours lors de nos visites aux **gompas** (monastères) dans la partie plus au nord du Tibet. Sa femme et ses enfants, y compris le plus jeune de ceux-ci, Tou-Gou, âgé de quatre ans seulement, l'accompagnaient. Il avait aussi avec lui un tout petit âne qui portait sa tente et quelques objets de piété.

Nos serviteurs étaient également au nombre de trois: un **Khansama**, appelé Rahim Baksh, montagnard musulman; Kalou Singh, un musulman du Punjab, originaire de la plaine et un balayeur dont j'ai oublié le nom. J'avais loué

à leur intention un poney de selle qu'ils montaient tour à tour. Le cuisinier paraissait le plus fort des trois et nous pensions qu'étant montagnard il supporterait bien les fatigues du voyage. Nous devions à cet égard, comme nous le verrons plus tard, éprouver quelques surprises.

Après un repos de deux jours, nous repartîmes. Je me rappelle m'être dit alors, en contemplant l'autre rive du Tsarap Tchou, que peu de gens de l'Ouest avaient pénétré au Kashmir de cette façon-là. De bonne heure, je partis seul sur mon poney, Tachi, pour trouver le gué. Je me devétiis entièrement en gardant seulement mon short, de sorte que s'il m'arrivait de tomber dans quelque creux profond de la rivière, je pourrais facilement me sortir de là en nageant. Je trouvais très agréable cette promenade au soleil levant. Je découvris bientôt le gué et atteignis sans grande peine l'autre rive. C'est de cette façon que je réussis à être le premier d'entre nous à pénétrer au Kashmir et je signalais joyeusement le fait à mes compagnons en agitant la main. Puis je les rejoignis par le même chemin, m'habillais et donnais le signal du passage.

Un peu plus de trois heures furent nécessaires pour rassembler toute la troupe sur l'autre rive: animaux, hommes, femmes et enfants. Le poney de ma femme, Ten-Doup, s'enfonça assez profondément dans un trou d'eau, mais ma femme se cramponna à la selle et sortit de là sans dommage. Quelques voyageurs tibétains se joignirent à nous après avoir relevé leurs vêtements sur leurs hanches et accroché leurs bagages sur leurs épaules, mais de façon telle que nos serviteurs et nos caravaniers furent pris de fou rire devant leur aspect. Nous parvinmes sains et saufs sur l'autre rive prêts à affronter, cet après-midi même, ce qui restait encore pour nous l'inconnu: le Kashmir.

Image du dieu Avalokiteshwara, ou Tchen-re-si, Seigneur protecteur du Tibet.





Les rochers rouges de la vallée de Ghya.

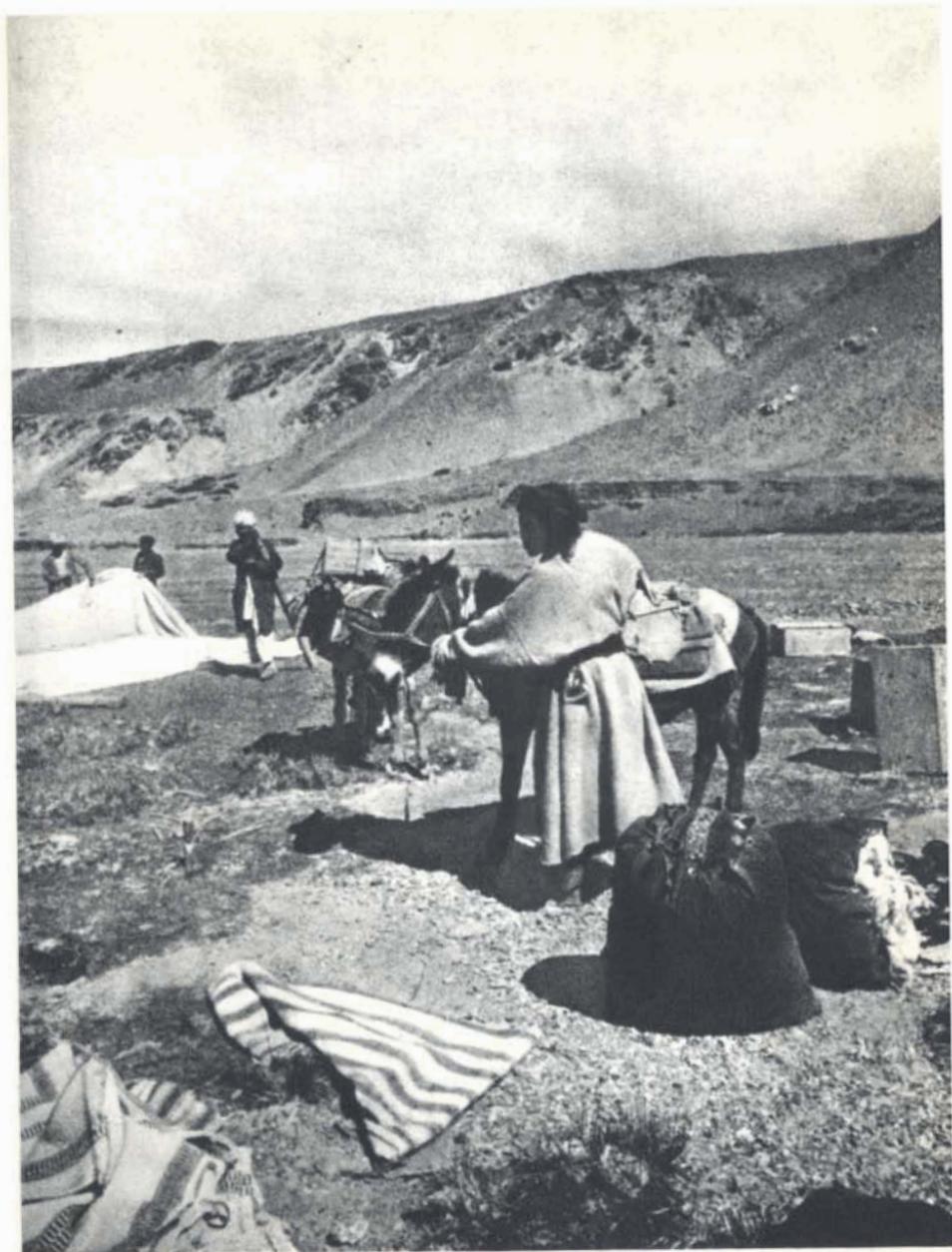
II

RÉCEPTION SOUS LA TENTE

Donc, nous nous mîmes en route vers un camp qui, nos gens l'assuraient, n'était pas très éloigné; et bientôt nous recommencions à avancer le long de la route rocailleuse et montante venant de Tsarap Tchou. La végétation y était presque inexistante et nous avançons avec précaution sur ce versant aride. Les rayons ardents du soleil tombaient sur nous et nous pouvions littéralement sentir nos visages se dessécher et se hâler. Nous étions fort surpris de constater combien la rive droite de la rivière était différente de la rive gauche.

Nos bêtes de somme gravissaient bravement la dure pente. Comme nous avançons d'une allure plus rapide, nous pouvions, en nous retournant, les voir cheminer à la file, séparés par des intervalles réguliers. Au-delà, vers l'Ouest, on apercevait les eaux du Tsarap-Tchou serpentant à travers les montagnes vers des parties du Kashmir rarement visitées par les étrangers. Nous ne rencontrâmes, cet après-midi là, qu'un seul paysan avec quelques moutons. Nous en achetâmes un quand le **khansama** nous eut affirmé, après avoir tâté son dos, qu'il avait « une très bonne selle ».

Il nous restait encore à franchir quelques torrents de montagne dont la traversée n'offrait aucune difficulté pour ceux qui étaient à cheval. Quant à ceux qui allaient à pied, ces torrents étaient suffisamment larges et profonds



Au camp de Kham-loung.

pour les obliger à quitter chaussettes et chaussures. Nous remarquâmes que lorsque Deulma eut fait cela devant eux, ils lui crièrent « Eh, Deulma! **Dé cho** (viens ici) », puis montant à califourchon sur son dos, se firent transporter par elle. Elle le faisait très volontiers, l'homme à califourchon et elle-même riant à gorge déployée comme s'il ne s'agissait que d'une bonne plaisanterie.

Nous pénétrâmes dans un sentier extrêmement étroit pour arriver, au-delà, sur une pente escarpée, devant laquelle le sentier semblait se rétrécir encore. Comme Tachi semblait avoir quelque difficulté à se frayer un chemin, je descendis de mon poney pour lui venir en aide. On n'apercevait aucun animal et il n'y avait que de très faibles traces de végétation. Nous n'entendions que le sifflement du vent autour des rochers. Au-dessus de nos têtes, nous apercevions un magnifique ciel tout bleu. N'ayant cessé de monter, nous calculâmes que nous devions maintenant être parvenus à une altitude qui ne devait plus être inférieure de beaucoup à celle du plateau tibétain.

Vers 17 heures nous atteignîmes le camp dont avaient parlé nos muletiers. Ils faisaient chaque année ce même trajet, pour traiter des affaires avec Leh au Ladak. C'est pourquoi ils connaissaient tous les endroits où l'on pouvait trouver de l'eau et des combustibles.



Caravanier tibétain de la province de Kham. Son chapeau est fait d'une peau de renard.



Le camp de Korzok.

Mais le premier camp au Kashmir où ils nous amenerent nous déçut beaucoup. C'était une étroite saillie, où d'innombrables caravanes avaient campé. Nous le reconnûmes en voyant l'amoncellement de crottes de moutons qui couvrait le terrain. Dans un angle, une tente était déjà plantée, occupée par des Tibétains en train de faire cuire leur repas.

La puanteur que dégageaient les crottes de moutons était telle que nous demandâmes à nos hommes s'ils ne connaîtraient pas un meilleur camp. Ils nous assurèrent qu'il n'y en avait point et que le plus proche était bien trop éloigné pour que nous puissions l'atteindre ce soir. De plus, ajoutèrent-ils, il y avait ici de l'eau, tandis que plus loin nous aurions à traverser un long défilé sans cours d'eau. Nous leur demandâmes donc de balayer une partie des excréments, et de ficher nos tentes dans l'espace nettoyé. L'eau était mauvaise, il n'y avait pas d'herbages pour les poneys, et ils durent se contenter des grains que nous avions emportés. Quant au combustible, tout ce que nous pûmes faire fut d'utiliser le fumier de mouton, dont la combustion fournit des nuages d'une fumée puante.

Nous n'étions guère satisfaits de notre halte et nous sentions fort mal disposés. A tel point qu'après avoir dessellé et nourri nos montures, je partis me promener dans l'espoir de découvrir quelque réconfort dans ce paysage désertique. Je pensais aussi que sans doute peu d'Occidentaux étaient passés par là. Et soudain, alors que j'errais aux alentours du camp, un spectacle inattendu frappa mon regard. Sur la route par laquelle nous venions d'arri-

ver, j'apercevais des formes mouvantes, comme si une autre caravane s'approchait.

Je m'arrêtai et regardais. Bientôt des cavaliers devinrent plus distincts. J'ecarquillais les yeux. Était-ce une hallucination? Un personnage somptueusement vêtu de rouge, chapeauté d'or, gravissait lentement la pente, monté sur un poney que conduisait un homme. Suivaient d'autres cavaliers et des bêtes de somme portant bagages. Quelques yaks trottaient d'un pas un peu plus lent. C'était un grand Lama tibétain voyageant en grand appareil. Il paraissait si imposant que l'on eût aisément pu le prendre pour quelque cardinal romain du Moyen Âge occidental, ressuscité dans ce paysage sauvage.

Puis une idée me vint à l'esprit. Pourquoi ne pas l'inviter à se reposer dans notre tente? J'agis aussitôt. Au pas de course, je regagnais notre camp. «Chérie», criais-je tout essoufflé, en me précipitant dans notre tente, à ma femme qui était occupée à déballer la nourriture et les objets pour la nuit, «il y a un grand Lama qui gravit la montagne. Faut-il que je l'invite dans notre tente pour lui offrir quelques rafraîchissements?» Ma femme y consentit immédiatement. Nous entreprîmes aussitôt d'aménager l'endroit de façon appropriée. D'après la coutume tibétaine, les personnages importants doivent occuper des sièges élevés avec une table dressée devant eux, tandis que les autres s'assoient sur des sièges de hauteurs décroissantes, suivant leur rang. Nous empilâmes des caisses et des tapis, improvisâmes des trônes et des tables et fûmes bientôt prêts à recevoir le dignitaire lamaïque.

Je ressortis et l'arrêtai sur la route: «**Koucho Rimpotché**», lui dis-je, «**Tcha-phe-nang! Toksa buk-las phe ronang tang toksa chudenja nangs!**» (Soyez le bienvenu, précieux seigneur! Entrez, je vous prie, et asseyez-vous un moment). Mais suivant le code des bonnes manières tibétaines, il devait commencer par refuser. C'était un homme de haute taille, corpulent, au visage arrondi, aux pommettes saillantes et aux yeux bridés; ses cheveux étaient nattés et relevés à la manière d'un sadhou et surmontés de cet inénarrable chapeau doré. Les hommes de sa suite demeuraient silencieux et nous observaient pendant que nous conversions. J'insistais pour qu'il prit quelque rafraîchissement. Il refusa trois fois, puis, une fois satisfaites les exigences de l'étiquette, finit par accepter et se dirigea vers notre tente d'où ma femme sortit en joignant les mains pour le saluer. Il mit pied à terre et nous le conduisîmes vers le plus élevé des «trônes», à l'extrémité de la pièce.

Traversée d'un torrent.





Enfants, à Lahoul.



Le caravanier Tachi.

III

UN GRAND LAMA

Il fut à peine besoin d'escorter le Rimpotché (le précieux) qui, n'ignorant rien de ce que l'on attendait de lui, se dirigea tout droit vers le « trône » le plus élevé. Il passa derrière la « table » (faite de caisses empilées) et s'assit, jambes croisées, sur le tapis dont nous avons recouvert les caisses. Après avoir disposé autour de lui les plis de sa robe rouge, il en rejeta d'un geste familier une partie sur son épaule gauche, se pencha en avant, puis nous regarda. Les gens de l'escorte s'étaient massés derrière lui et tous, sans exception, défilèrent devant leur maître incarné pour lui rendre hommage. Nos préparatifs étaient conformes aux règles et les Tibétains agissaient suivant la règle quand ils pénètrent dans une pièce où se trouve un grand Lama. A la droite du personnage principal se trouvait un laïque qui nous souriait. Nous apprîmes par la suite que c'était le **Goba** (le chef) des Drokpas (nomades) de Roupchou que nous devions bientôt rencontrer. Il était venu de la frontière du Lahoul pour escorter le **Touikou** (le Bouddha incarné) jusqu'à son monastère de Korzok, au Roupchou, sur les bords du lac Moriri vers

lequel nous nous dirigeons. Semblant être un bon vivant, il continuait à sourire et même à rire, comme s'il s'amusait énormément. D'âge moyen, il était revêtu d'un long vêtement — la **chouba** —, chaussé de hautes bottes de cuir. Sur sa tête, dont les cheveux étaient rassemblés en une longue natte qui pendait sur son dos, il portait un chapeau en feutre de style occidental. Après lui, se trouvaient des personnages de moindre importance faisant partie de la suite: un chef de caravane et ses serviteurs.

Le choix de ce qu'il convenait d'offrir à nos hôtes nous embarrassait. Leur donner du thé était chose facile, mais aimeraient-ils le thé des Indes? Nous avions entendu dire que les Tibétains ne buvaient que du thé de Chine infusé avec addition de beurre et de sel. Donc, en plus du thé apporté de Koulou et que nous demandâmes au **khansama** de nous servir, nous offrîmes aussi de la confiture d'abricots et des biscuits au gingembre, ainsi qu'une bouteille d'eau-de-vie du pays (**l'arak**) que nous nous étions procurée à Kyelong en prévision d'une circonstance comme celle-ci. Nous fîmes aussi servir de la fine-champagne française afin de mettre la compagnie de joyeuse humeur.

Le **Rimpotché** aspira poliment de l'air et nous remercia quand nous lui versâmes son thé. Il en but quelques gorgées mais se servit immédiatement de confiture. Il en prit dans le pot où elle se trouvait à l'aide de sa cuiller, mais, au lieu de porter celle-ci à sa bouche, il fit couler la confiture dans le creux de sa main gauche. Puis, en prenant une petite quantité entre le pouce et le médius de sa main droite, il essaya d'une chiquenaude d'en faire tomber sur le sol en offrande aux dieux. Naturellement, la confiture collait à ses doigts et sa tentative ne réussit pas. Alors, nous souriant, il essuya ses doigts à l'étoffe qui recouvrait le sol. Avec les biscuits au gingembre qu'il prit ensuite, les choses semblèrent plus faciles. Il émietta les biscuits pour en

Les yaks de somme du Grand Lama tibétain.





Au pied du col de Bara Latcha, des saltimbanques donnent un spectacle de danses.

lancer quelques parcelles en l'air, tout en marmottant une prière. Nous ne pûmes nous empêcher de nous demander si ce n'était pas la première fois que les dieux tibétains étaient alimentés par les produits de Messrs Huntley & Palmer.

Nous avons posé la bouteille de fine-champagne devant notre principal invité et l'**arak** devant le **Goba**. Très vite, ils s'attaquèrent à ces boissons plus fortes et s'en versèrent des doses considérables. Nous les regardions avec stupeur, tandis que le chef nomade ingurgitait en un temps record toute la bouteille et que le Lama avalait aussi la moitié du cognac; « Comment diable vont-ils pouvoir poursuivre leur route? » nous demandions-nous. Mais tout s'arrangea pour le mieux. A la fin de la visite le Toulkou de Korzok se leva avec beaucoup de dignité et nous saluant dit: « **T'hou di Tché. Nga Tanda gong-pa chou-ki yin!** » (Merci beaucoup — je vais maintenant prendre congé (de vous). Puis il marcha d'un pas ferme et majestueux vers la sortie en manipulant les grains de son chapelet. Il passa entre les rangs de ses hommes qui s'étaient levés, s'inclinaient très bas et tiraient la langue en signe de respect (telle est la façon dont les Tibétains manifestent cette sorte de sentiment). Le **Goba**, tout aussi alerte qu'auparavant, suivait, et remontant le plus facilement du monde sur leurs poneys, tous s'éloignèrent en procession, comme ils étaient venus. Nous fîmes un bout de chemin avec eux, comme il est de règle dans ces régions.

Au cours de la conversation, nous avons demandé au Goba de nous envoyer un guide, en lui expliquant que les cartes du pays étaient inexactes. Pour éviter des ennuis, il vaudrait mieux, disions-nous, avoir avec nous un homme de Rouchou pour nous montrer le chemin. Il promit de nous envoyer



Equilibre sur la pointe d'une épée.

quelqu'un qui nous rejoindrait dès le lendemain matin. Nous le remercîâmes chaleureusement, tout en soupçonnant qu'il s'agissait peut-être d'une promesse de Gascon. Comment, en effet, dans cet endroit désolé, faire savoir à quelqu'un qu'il devait venir à nous le lendemain à une heure donnée?

C'est pourquoi notre étonnement fut grand quand, à notre réveil le lendemain matin, nous trouvâmes un nouveau venu en train de prendre son thé avec la famille Lo-bsang. Un Ladakien typique en vêtement de laine blanche filée à la main et portant un bonnet de fourrure dont les pointes remontaient des deux côtés de son visage. Le guide (car c'était lui) se leva à notre approche et nous salua dans le dialecte du pays: « **Chou-le** », dit-il en ôtant son bonnet et en se courbant bien bas. Nous lui demandâmes son nom: Tougou Tolo. « Montre-nous le chemin, Tougou-Tolo », lui dis-je. « Nous voulons aller au Tso (au lac) Moriri par le chemin le plus court et nous te demandons de nous y conduire ».

« Ainsi ferai-je », répondit-il. « J'ai reçu l'ordre de vous y mener ».

Et nous reprîmes la route vers 9 heures avec notre nouveau compagnon qui bavardait gaiement avec nos hommes. Tous étaient de très bonne humeur, car le fait d'avoir rencontré un Bouddha réincarné et qu'il eût reposé son corps terrestre sur sa route dans notre tente était considéré comme un heureux présage. Vers midi nous avions dépassé les 16600 pieds du Lacheloung-La et rejoint les lents yaks de l'abbé qui nous avait devancés. Nous ne nous arrêtâmes pas sur la pente descendante de l'autre versant avant d'avoir atteint le terrain de campement de Pemba-Koma où nous devons passer la nuit.



Jeune fille nomade à Kham-Loung.



Le Lagnyal-La sous la neige.

IV

" LES DIEUX ONT VAINCU "

Pernba-Koma ne valait pas mieux que notre camp précédent. Il fallait aller chercher l'eau dans un endroit très éloigné, il n'y avait pas de combustible et nous fûmes obligés de nous servir de branches d'arbustes sèches, recueillies sur notre route. Par surcroît de malheur, les yaks du Rimpotché qui nous avaient rattrapés se précipitèrent sur le peu d'herbage disponible et foncèrent dès notre arrivée, tête baissée, sur nos poneys en poussant de forts grognements. Car les yaks ne meuglent pas comme le bétail ordinaire mais grognent comme les porcs, d'où leur nom latin de **Bos grunniens**.

A notre grande surprise, un accident se produisit alors. Le fils aîné de Lo-bsang tomba en syncope à l'arrivée, ce qui, naturellement, provoqua beaucoup d'émotion. Le trajet, ce jour-la, n'avait pas été trop pénible, mais en examinant le jeune garçon, nous trouvâmes qu'il souffrait de surmenage: son pouls était très faible et il haletait. Nous avions emporté avec nous quelques stimulants: de la digitale et de la caféine, mais nous ne nous attendions pas à ce qu'un Tibétain en eût besoin. Nous administrâmes une bonne dose de caféine au malade et attendîmes. Il se remit plus vite que nous ne nous y attendions. Il se releva, se mit à marcher, mais ne tarda pas à se rasseoir, se plaignant de se sentir énérvé et de ne pas pouvoir bien respirer. Nous l'examinâmes à nouveau et pensâmes cette fois ou bien qu'il était hypersensible à la caféine, ou bien que nous lui en avions donné une trop forte dose. Son cœur battait trop vite — 120 pulsations — et sa respiration était très accélérée. Ces pourquoi nous fîmes le contraire de la première fois et lui fîmes avaler un demi-flacon de valériane. On le coucha et il s'endormit. Le



Yaks à Korzok.

lendemain matin, il avait recouvré la santé. Ces expériences n'avaient en rien aggravé son état et, après le traitement infligé par des amateurs, il ne s'en portait pas moins bien.

Dans ce camp, notre sommeil nocturne fut troublé par les clochettes des bêtes de somme. Comme elles ne pouvaient s'éloigner des tentes pour brouter comme elles en avaient l'habitude, elles étaient demeurées près de nous. Mais chaque fois qu'elles bougeaient, les clochettes tintaient et nous tenaient éveillés. Les automobiles d'une grande ville ne nous auraient pas fait le même effet, tandis qu'elles auraient probablement beaucoup gêné nos caravaniers, car nous réagissons différemment aux bruits suivant qu'ils nous sont ou non familiers. Je finis par me lever et sortir. J'appelais Lo-bsang et lui demandai d'ôter les clochettes. Malgré le froid, je le trouvai — ainsi que toute sa famille — endormi hors de sa tente. Tougou lui-même presque endormi était allongé sur le sol et je ne pus m'empêcher de m'étonner de la robustesse de ces gens. Il semble évident que si, comme ce petit Tibétain, l'on prend de pareilles habitudes dès le jeune âge, on n'en peut plus changer à l'âge adulte. Une fois les clochettes supprimées, le sommeil devint possible et nous pûmes nous reposer.

Au matin, nous nous remîmes en route. Le chemin devenait un vrai sentier à chèvres et il s'y trouvait une quantité toujours plus considérable de blocs de pierre obstruant la voie. Nous demandâmes à Tougou-Tolo s'il prenait souvent ce chemin. Il nous dit que non, et que, la plus-grande partie de l'année, tant de neige le recouvrait que personne ne pouvait y passer. Nous traversâmes un long défilé à parois abruptes, et l'on nous dit que c'était l'endroit appelé Kang-la-Ghyal où, autrefois, une grande bataille avait eu lieu entre Lahoulis et Ladakiens.

A Soumghyal où nous passâmes la nuit suivante, il n'y avait âme qui vive. L'eau était mauvaise et les pâturages pauvres, de sorte que nous commençâmes à nous demander ce qui avait bien pu nous inciter à passer par là. Mais le jour suivant, traversant un autre endroit que notre guide nous dit être Soumghyal Loungpa, nous vîmes les traces fraîches de sabots et du crottin qui nous firent présumer que quelqu'un nous précédait. Après un tournant nous arrivâmes à une plaine ouverte où, à notre surprise, nous vîmes un nombre considérable d'ânes sauvages ou **kyang** qui s'ébattaient joyeusement. L'un d'entre eux, séparé des autres, était couché à moins de dix pas de nous. Il se sauva tout de suite mais nous eûmes le temps de le voir de tout près. Le haut de son corps était marron, son ventre et ses pattes plus clairs. Il avait de longues oreilles pareilles à celles d'un mulet. On nous avait dit que les pattes des **kyangs** étaient striées, ce qui s'avérait faux. Cette espèce d'âne sauvage (**Equus hemionus**, en latin-grec) courut rejoindre les autres et bientôt, ils prirent le galop, se rangeant devant nous à la manière d'un escadron de cavalerie. Nous avions lu la description de ces animaux dans les livres de Sven Hedin et étions ravis d'en apercevoir enfin quelques-uns. Il y en avait une centaine et je tentais sottement de les poursuivre sur Tachi. Naturellement, il nous fut impossible de les rattraper et nous fûmes obligés de nous arrêter, épuisés. Les **kyangs** nous contemplaient. J'avais l'impression de passer en revue une garde d'honneur. Cette nuit-là, quelques-uns de ces animaux restèrent couchés à proximité de notre camp et nous les entendîmes hennir à la façon des chevaux quand nos poneys vinrent se mêler à eux.

Le jour suivant, nous devions traverser un défilé: le Dele kang la, situé à 17000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Lo-bsang et sa famille jetèrent des pierres sur le cairn situé au sommet, en criant: « **Oh! So! So! Lha ghyal-la!** » (« Oh! Viens! Viens! les dieux ont vaincu »), ce qui constitue un acte propi-

Femmes nomades de Roupchou en costume national.





Jeune fille ladakienne tirant la langue pour un salut respectueux.



La même, montrant les détails de son perak.

tiateur et signifie que les démons ne nous ont pas empêchés de traverser le défilé. Dans la vallée située au-delà, il y avait plus de **kyangs** encore ainsi que d'autres animaux sauvages. Alors que nous y descendions, nous vîmes des marmottes, des lièvres bleus et des renards qui décampèrent à notre approche et nous permirent d'imaginer les magnifiques chasses qu'on pourrait faire dans cette région. Au loin, au bout de la vallée, nous apercevions la frontière tibétaine. Une rivière à sec suivait le fond de la vallée. C'est ce cours d'eau qui, à la fonte des neiges, après un détour vers le Sud coule droit vers le Nord pour déboucher dans le Tso Moriri.

Juste avant d'atteindre le camp de Kham-loung où Tougou-Tolo nous dit que nous devrions passer la nuit, il s'engagea avec nos bêtes dans un chemin de traverse, ce qui faillit nous coûter cher. Le chemin était plus escarpé qu'il ne l'avait pensé et la caravane n'était réellement pas en état de franchir une pareille pente. Un des poneys perdit sa charge en cherchant à garder son équilibre et les caisses allèrent frapper d'autres bêtes qui, à leur tour, perdirent pied et allèrent rouler sur la pente. Nos caisses arrivèrent au camp, mais sans les animaux qui les avaient transportées. Par bonheur, tout avait été bien emballé, et rien ne se trouva très endommagé. Toutefois, furieux contre notre guide à cause de sa légèreté, nous ne nous gênâmes pas pour le lui dire. Il semblait tout penaud et n'essaya pas de se justifier, nos reproches étant amplement mérités.

A proximité du camp, nous rencontrâmes quelques nomades dont les conditions d'existence étaient effroyables. Ils vinrent nous demander de la nour-

riture et des médicaments. Nous leur donnâmes du bicarbonate de soude, produit qu'ils connaissaient et qu'ils reçurent avec reconnaissance, ainsi que des vivres, car leur principale maladie semblait due à une mauvaise alimentation. C'était la première fois que nous rencontrions des gens vêtus comme les Ladakiens. Les femmes portaient une coiffure caractéristique, le **perak**. Leur tente était typiquement tibétaine, avec leurs mâts extérieurs. Des étoffes tissées à l'aide de poils de yak étaient tendues entre ceux-ci, et leur donnaient l'apparence d'une araignée étalée.

Jeune femme de Moulbek.





Moine bhoutani.

V

L'ASCENSION DU LAGNYAL-LA

Au réveil, je regardai la carte du Service topographique indien. La route que nous suivions y était clairement indiquée par une ligne pointillée rouge et je pus constater qu'elle descendait à travers la vallée jusqu'au Tibet. Elle s'infléchissait ensuite vers le nord pour atteindre l'extrémité sud du lac vers lequel nous nous dirigeons. Sur la carte il portait le nom de **Morari**. Le village situé à l'ouest de ce lac était appelé **Korzot**. Nous apprîmes cependant que ces dénominations étaient incorrectes et que les noms exacts étaient: **Moriri** et **Korzok**. De Kham-Loung, je pus voir qu'un autre chemin menait tout droit à Korzok par-dessus la chaîne de montagnes située à notre gauche, à partir d'un col appelé sur la carte Lagnyal-La. Il était très élevé (20800 pieds environ), mais maintenant nous étions acclimatés à l'altitude et nous nous plaisions à penser que nous pourrions peut-être prendre ce chemin au lieu de faire le tour pour gagner la vallée.

Nous consultâmes Tougou-Tolo et très vite une discussion s'engagea. Il était opposé au chemin de traverse et nous y étions favorables. Cela pouvait vraiment sembler tout à fait paradoxal puisque, le soir précédent, nous l'avions querellé pour nous avoir menés par un raccourci. Maintenant, voilà que nous insistions pour en emprunter un autre tandis que lui s'y refusait obstinément. « Non, ne prenez pas ce chemin-là, répétait-il, « **Lam-ka min dou** (il n'y a pas de sentier); il existe trois chaînes, mais elles sont toutes très élevées et très difficiles. **Ma pep!** (n'y allez pas!) ».

« Mais, Tougou-Tolo », insistions-nous, « sur le tracé de la carte des Indes, on ne trouve qu'une chaîne. Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il y en a trois? Et de plus, ce chemin-là est bien plus court ».

« **Djok-lam re, tende re** » (c'est exact, il s'agit d'un raccourci), répondait-il, « mais il est si difficile que le trajet durera plus longtemps. Nous irons plus vite par le chemin ordinaire ».

Finalement, après quelques hésitations, nous nous décidions à emprunter, malgré tout, la voie la plus courte. « Viens donc, Tougou-Tolo », lui dis-je, « nous passerons par le Lagnyal-La. Nous voulons voir le paysage à cette altitude ».

Il ne répondit pas et prit un air maussade comme chaque fois qu'il était mécontent et partit tout droit pour aller se faire aider à charger les poneys. Et c'est ainsi que nous nous engageâmes dans une dure épreuve.

L'ascension commença immédiatement à partir de l'extrémité du camp. Tout ce que nous avons à faire était de tourner nos animaux dans la direc-

Foule ladakienne. Notez la coiffure caractéristique des femmes (le **perak**) et le bonnet à pointes relevées des hommes.



tion du versant montagneux et de les pousser vers l'entrée du vieux sentier. J'étais en tête, monté sur Tachi, suivi de ma femme sur Tendoup. La caravane venait ensuite avec le balayeur monté sur le poney des serveurs, la **khansama** et sa monture et le valet (bearer) à l'arrière-garde. Au début, la route était bonne, quoique pierreuse, et il était évident que ce sentier servait de temps en temps de passage: on voyait des empreintes de pieds et de sabots. Le soleil brillait de tout son éclat dans un magnifique ciel bleu; l'air restait encore humide du froid de la nuit, mais nous sentions que les rayons du soleil étaient déjà moins brûlants que d'habitude.

Tout en avançant, je pouvais apercevoir ce qui me semblait être le sommet du col: une crête grisâtre, schisteuse, dépourvue de végétation, étroitement enserrée des deux côtés entre deux petites collines plus élevées. Je talonnais ma monture dans l'espoir d'arriver vite au sommet et d'y attendre les autres, mais Tachi semblait souffrir du manque d'oxygène à cette altitude et n'obéissait pas très bien à mes exhortations. En fin de compte, nous parvîmes à l'endroit que j'avais repéré. Mais, à ma grande déception, je découvris que nous nous trouvions encore fort loin du sommet. Après une courte descente, la pente montante apparaissait de plus en plus raide, sans présenter de sentier visible. On apercevait de là quelques amoncellements de neige de chaque côté du Lagnyal-La, bien qu'heureusement il ne parût pas y avoir de neige au centre.

Il était plus de midi, quand j'atteignis le sommet toujours juché sur Tachi haletant mais remarquablement courageux. Je jetai un coup d'œil derrière



Une chanteuse foraine du Ladak avec son tambour.



A Korzok, ces danseurs masqués ne parviennent pas à effrayer les plus jeunes spectateurs.

moi et pus voir que la caravane venait juste d'arriver à l'endroit que j'avais pris pour le sommet. Ils cheminaient très lentement et Lo-bsang conduisait le poney de ma femme. Tout à fait en arrière, le **khansama** et Kalou le bearer étaient invisibles. Je mis pied à terre et m'assis pour manger le repas froid que j'avais emporté. Je sentais mon cœur battre dans ma poitrine à chaque mouvement et ma respiration était saccadée. Tachi, après sa remarquable performance, demeurait la tête basse, respirant profondément et rapidement, mais demeurant, à part cela, tout à fait bien. 20600 pieds sur un poney! Il me vint soudain à l'esprit que je n'étais jamais monté aussi haut en avion et cette idée m'amusa.

Quand ma femme me rejoignit, nous nous remîmes en route. Tendoung ne se sentait pas aussi bien qu'à l'arrivée au sommet; il s'arrêtait tous les deux pas pour rattraper son souffle. Lo-bsang l'excitait de la voix et du geste en tirant sur ses brides. Il se remit un peu des que la pente fut à nouveau descendante. D'autre part, ma femme déclara ne s'être jamais sentie aussi bien. Elle semblait pleine d'entrain et joyeuse et ce ne fut qu'en nous rap-

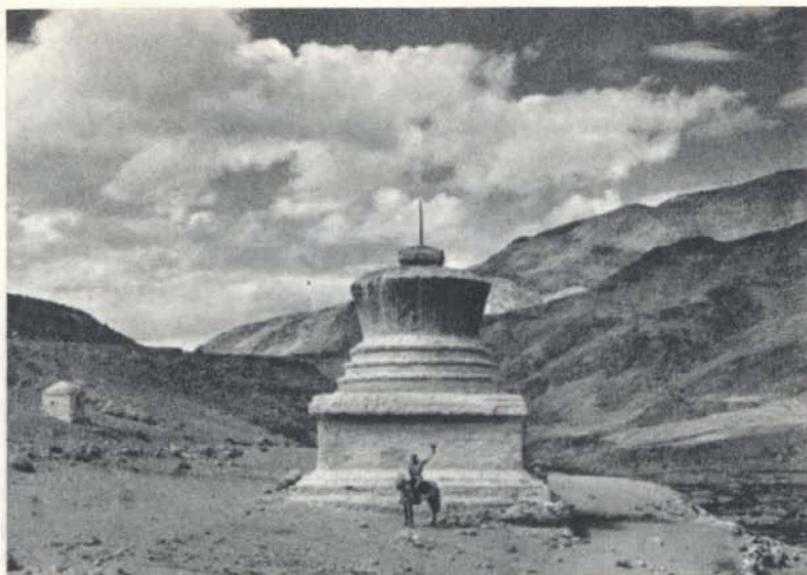
pelant qu'elle avait normalement une très basse pression sanguine que nous comprîmes pourquoi cette altitude ne pouvait évidemment pas la gêner.

En descendant par un sentier très raide mais bien tracé, j'aperçus soudain d'autres rangées de montagnes sans nulle trace du lac que nous voulions atteindre. Je chassais toutefois de mon esprit cette impression: le Tso Moriri était certainement tout à fait dissimulé dans une vallée et, pour cette raison, il était impossible de le découvrir de l'endroit où nous nous trouvions.

Nous attendîmes que les autres nous rejoignissent. L'attente fut longue, et nous nous demandions s'ils arriveraient. Enfin, le **khansama**, suivi de Kalou, apparut et les premières bêtes de somme franchirent le défilé au moment où les deux hommes nous atteignaient. Leur état d'extrême fatigue nous frappa immédiatement. Rahim Baksh titubait comme un homme ivre et le bearer était pâle et hagard. Quand ils nous rejoignirent, ils tombèrent tous deux pris de syncope, comme si le dernier effort eût été trop dur pour eux. Il ne nous restait rien d'autre à faire qu'à camper à cet endroit et, lorsque la caravane fut arrivée, nous dressâmes nos tentes, avec l'aide de ceux que cette terrible ascension n'avait pas autant éprouvés.

Lorsqu'il fait très froid, voici la position que prennent les Ladakiens pour dormir.





Le grand tchorten de Ghya.

VI

UNE HALTE À 18000 PIEDS D'ALTITUDE

Il fallut à nos serviteurs un jour entier pour se remettre. Ils étaient réellement dans un triste état et ne pouvaient que haleter et gémir lorsque nous les fimes s'étendre. Nos Tibétains conseillèrent de leur faire respirer la fumée de certains lambeaux d'étoffe qu'ils firent brûler. Ces chiffons leur avaient été donnés par le Korzok **Rimpotché** que nous avions reçu sous notre tente. Cette fumée eut pour seul effet d'augmenter les suffocations et les halètements de nos gens et nous déconseillâmes de poursuivre ce traitement.

Des trois serviteurs qui nous accompagnaient, seul le balayeur était en parfaite santé. Il nous aida, ce soir-là, à planter les tentes — ce qui n'est pas une petite affaire lorsqu'on campe à 18000 pieds d'altitude — et prépara notre fourneau à pétrole. J'apprêtais le repas et, pour ce faire, il fallait mettre des casseroles sur le feu (nous étions absolument dégoûtés des conserves et avions grande envie d'aliments frais). Leur cuisson exigeait un temps assez long parce que l'eau, à cette altitude, bouillait à une température plus basse.

Pendant ce temps, ma femme s'occupait du **khansama** et du valet. Ils ne voulaient personne d'autre qu'elle pour les soigner et chaque fois qu'elle

quittait la tente, le grand et viril Rahim Baksh se mettait à gémir: **Mem-Sahib! Mem Sahib!** comme s'il était un bébé et que sa vie dépendait de la présence de ma femme.

Juste avant le coucher du soleil, nous aperçûmes un cavalier solitaire gravissant le sentier qui partait du col. Nous nous émerveillâmes à cette apparition d'un être humain dans un endroit aussi désolé et fûmes curieux de voir qui il était. Bientôt l'étranger se trouva à portée de la voix et nos Tibétains le hélèrent. Un cri de réponse nous parvint. Ce qui ne fit que confirmer ce que nos caravaniers savaient déjà — c'était le mari (**mag pa**) de Deulma qui se rendait au camp du Goba sur le lac de Rawalsar. Il avait pris ce chemin pour aller retrouver son épouse. Nous nous étonnâmes de la façon dont



L'ermite du
gopa de
Toup-ghye.

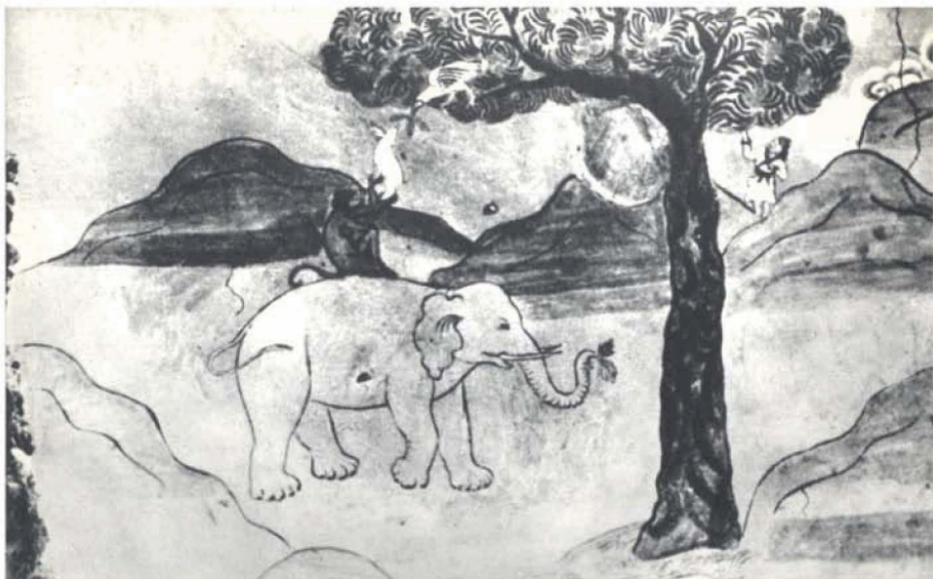
Un moine **Ghe-loup-pa** (chapeau jaune) avec sa coiffure caractéristique.



il nous avait trouvés, de le voir traverser sans compagnie ces régions inhabitées et du fait que nos gens considéraient cette façon de procéder comme la chose la plus naturelle du monde.

Il ne passa qu'une nuit avec nous. Il se leva et repartit avant l'aube et je pus l'apercevoir, monté sur son cheval, au moment où il traversait le Lagnyal-La au soleil levant.

Ce jour-là, nous nous levâmes sans nous sentir vraiment reposés. L'altitude, les émotions dues à la maladie des serviteurs nous avaient tourmentés et des cauchemars avaient troublé notre sommeil. Je me rappelle avoir été



Cette fresque de Ragon est une représentation classique tibétaine de l'entr'aide.

à moitié étouffé sous les couvertures; bien que le froid les eût rendues indispensables, elles pesaient sur ma poitrine. C'était un véritable supplice que de me retourner sur ma couche parce que cet effort m'essoufflait affreusement et je rêvais que l'on m'étouffait en me faisant subir une sorte de torture médiévale.

Nous aurions bien voulu pousser plus avant vers un endroit moins élevé, mais nous fûmes obligés de rester un jour de plus où nous nous trouvions, l'état de nos serviteurs rendant le départ impossible. J'en profitais pour traquer quelques moutons sauvages, dans l'espoir d'en tuer un et de rapporter, comme trophée, les cornes d'un animal. Je demandais à l'un des muletiers de m'accompagner et, tous deux, essouffés et haletants, nous gravîmes la côte. Nous nous efforcions d'être sous le vent et de nous dissimuler derrière les replis du terrain. Mais en dépit de tout cela, le troupeau d'**Ovis Ammon** nous aperçut et les animaux détalèrent. Le courage nous manqua pour les poursuivre, notre première ascension nous ayant complètement épuisés, et je me demandais si, à cette altitude, ces animaux avaient jamais pu être dépistés. Toutes les créatures qui vivent sur ces hauteurs sont adaptées à l'atmosphère et peuvent s'y mouvoir bien plus librement que nous, habitants des basses régions. Entre parenthèse, on dit que rien ne peut être plus dangereux que de rencontrer un yak sauvage, car s'il fonce sur vous comme il le fait ordinairement, et si vous ne réussissez pas à l'abattre à coup de fusil, vous n'avez aucun moyen de lui échapper; impossible de fuir car il court plus vite que vous, impossible aussi de grimper sur un arbre puisqu'il n'y en a point. Fort heureusement, nous ne fîmes pas pareille rencontre.

Le lendemain matin, Kalou et Rahim Baksh étaient suffisamment remis pour que nous puissions poursuivre notre marche. Quel soulagement de descendre



Autre figuration symbolique: Mi-tsering "l'homme à la longue vie".

de la montagne! Mais pas pour longtemps pourtant. Bientôt, nous nous trouvâmes en face de deux cols relativement élevés; pour comble d'ennui, le temps se gâta et nous cheminâmes fort péniblement sous la grêle. Les livres de Sven Hedin m'avaient fait connaître cette sorte d'orage, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il fût aussi terrible. Il éclata au moment où nous avions presque atteint le sommet du second col, et le poney de ma femme chancela et tomba. Lo-bsang et moi relevâmes Tendoup par ses pattes de devant et, malgré la grêle qui nous frappait comme des shrapnels, nous transportâmes le précieux animal au-delà du sommet. Ce devait être là une des rares fois où l'on put voir des hommes transportant leur monture dans une ascension.

Il faisait affreusement froid et le dévoué Lo-bsang enveloppa mes mains à moitié gelées dans son vêtement pour les réchauffer. Ma femme fut obligée de faire à pied une très grande partie de l'autre versant, avant que Tendoup ne fût suffisamment remis. Entre temps, Lo-bsang, dans l'espoir d'arrêter l'orage, faisait des passes magiques lamaïques aux nuages. Il n'obtint guère de succès et je le lui dis. « Ah! », répondit-il du ton le plus convaincu, « mais ç'aurait été bien pire si je n'avais pas fait tout ça! » Ce qui semble prouver que l'évidence ne saurait affecter la foi et, qu'en ce domaine, le croyant arrive toujours à expliquer les échecs.

Nous eûmes à traverser ce jour-là quelques étroits cours d'eau et ce ne fut que tard dans la soirée que nous atteignîmes un terrain plus plat. Deux cavaliers qui s'y trouvaient vinrent à notre rencontre et nous offrirent des abricots secs et des écharpes, puis nous escortèrent dans le crépuscule grandissant vers un camp où nous plantâmes nos tentes à côté de nombreuses autres qui s'y trouvaient déjà.



Une belle fresque du Seigneur Bouddha, à Nimou.

VII

VISITE AU GOMPA DE KORZOK

Les hommes qui nous avaient escortés étaient un laïque (le fils du Goba local, notre vieille connaissance depuis la réception dans notre tente) et un moine, représentant le **Rimpotché** de Korzok. Tandis que nos serviteurs et nos caravaniers préparaient notre installation pour la nuit, nous nous rendîmes, sur l'invitation de nos escortants, dans la tente du Goba. Elle était vaste et toute en poils de yaks. Nous y trouvâmes plusieurs Tibétains. La tente était située tout près d'un grand **tchorren** blanc qui se détachait agréablement sous la lumière. Nous fûmes cordialement reçus, invités à nous asseoir sur des sièges élevés préparés à notre intention. On nous offrit du thé, du **tchang**, de la viande séchée et de la **tsampa**. Bien que le repas ne nous parût pas très alléchant, nous fûmes très satisfaits d'en profiter car nous avions une faim de loup. Quand nous eûmes terminé, nous gagnâmes nos tentes proches et le sommeil nous gagna.

Au jour levant, je sortis inspecter les environs. L'endroit me sembla tout de suite idyllique. Dans la direction d'où nous étions venus, on apercevait des montagnes couvertes de neige. Vers l'Ouest, une large étendue d'herbages en face de laquelle se trouvait un sentier en pente descendant vers le lac. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on voyait des montagnes se profiler à l'horizon, rapprochées l'une de l'autre pour former un large ensemble vallonné de couleur rouge-brun.

Epié par des nomades à l'aspect sauvage abrités par des murs bas de pierres branlantes, je traversai ce terrain plat, devant des troupeaux de yaks et de moutons en train de paître, puis j'atteignis l'extrémité de la prairie surmontant le lac. De là, je pus jeter un coup d'œil sur le **gompa** de Korzok (le monastère de notre **Rimpotché**), situé juste au-dessous de l'endroit où je me tenais. C'était une petite construction modeste, resserrée entre la flanc de la montagne et la vaste étendue d'eau. Je notais qu'au-dessus du niveau actuel de ce lac, se trouvait une trace circulaire indiquant sans doute que le niveau du Tso Moriri avait été autrefois plus élevé. Mais quand je revins au Punjab, je fus stupéfait d'apprendre que c'étaient plus probablement les montagnes qui avaient pris de la hauteur, car c'est ce qui se produit encore dans ces régions.

Revenu dans la tente, je trouvai ma femme éveillée et occupée à nourrir les chevaux. Après nous être tous deux habillés, nous nous rendîmes après le petit déjeuner au monastère que je venais de voir pour présenter nos hommages à son abbé. Le trajet fut plus long que nous ne l'avions prévu car il n'était pas possible de descendre tout droit vers cet endroit. Nous fûmes obligés de longer un cours d'eau sinuant à travers les collines et qui débouchait à côté, au sud-est du **gompa**.

Cet édifice religieux, contemplé de cet endroit, semblait un peu plus imposant. Il s'y trouvait une longue rangée de **tchortens** sur la face la plus éloignée et Lo-bsang nous apprit que c'étaient les tombeaux des précédentes incarnations du **touilkou** de Korzok. Parvenus à la porte, nous descendîmes de cheval et allâmes saluer notre lama en lui remettant les écharpes (**Katas**) blanches que nous avions apportées. Le **Rimpotché**, assis sur un trône dans



La petite nonne du **gompa** de Nimou.



Le vent fait tourner les moulins à prières.

le **lha-khang** (chapelle), eut un gracieux sourire en nous voyant. « **Tcha pep nang!** » dit-il, « **Kousouk sang-po tchoung-é?** » (Soyez les bienvenus! Comment allez-vous?) Nous nous assîmes sur des sièges disposés à côté de lui et regardâmes, tout autour de nous, les ornements dont se parent tous ces monastères tibétains. Il y avait des idoles sur l'autel avec des offrandes d'eau et de beurre, ce dernier moulu en forme de fleur (**tormas**), des lampes allumées et des **katas** pendus au plafond, des tambours, des pipeaux et des trompettes en piles serrées, tandis que des masques grotesques étaient accrochés aux murs. « Voudriez-vous voir un **cha-nag trapé-tcham?** » demanda notre hôte. Nous le remerciâmes: « Certainement, nous aimerions voir la danse lamaïque du chapeau noir; quand aura-t-elle lieu? » – « Cet après-midi même », nous dit-il. Là-dessus, nous primes congé, enchantés à l'idée du spectacle qui allait nous être présenté.

Dehors, nous contournâmes le monastère pour connaître l'aspect de ce petit groupe d'habitations. Nous découvrîmes avec intérêt qu'il s'y trouvait un champ d'orge, certainement le plus haut du monde, à 16996 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est vrai qu'il ne produisait qu'une très faible récolte, mais dont les six moines du **gompa** étaient pourtant bien contents de profiter.

J'avais envie de nager et je me rendis au lac. Une fois déshabillé, j'entraî courageusement dans l'eau et me mis à nager, oubliant complètement qu'à cette altitude, l'air ne contenait pas suffisamment d'oxygène pour qu'un tel exercice fût permis. Il en résulta que je me sentis bientôt haletant et suffoquant et ce ne fut qu'au prix de grands efforts que je pus regagner la rive. Ce me fut une leçon et je me jurai bien de ne plus jamais tenter un exploit de ce genre. J'avais trouvé l'eau moins saumâtre que je ne m'y attendais pour un lac qui ne débouchait nulle part. Ce sont des lacs de ce genre qui fournissent aux Tibétains le sel, la soude et le borax, qu'ils transportent aux Indes dans un but commercial.

Pendant les trois jours que nous passâmes à Korzok, nous ne nous ennuyâmes pas un instant. Le **Goba** et le **Rimpotché** firent tous deux l'impossible pour nous distraire. La danse du diable eut lieu cet après-midi là et les moines du monastère dûment masqués et costumés, avec le toulkou en tête dans le rôle du danseur au chapeau noir, se montrèrent fort brillants. Le jour suivant, une course de chevaux eut lieu ainsi qu'une autre réunion sous la tente du **Goba** et, dans la soirée, une cérémonie religieuse appelée **zor** fut célébrée, au cours de laquelle une chèvre fut sacrifiée pour éloigner le mal.

Le jour où nous nous proposions de partir, il pleuvait. Mais il ne nous était pas possible de remettre notre départ. L'abbé, le matin même nous avait donné une dernière fois sa bénédiction, à nous et à nos caravaniers, au cours d'un service privé, et avait déclaré que ce jour était propice à notre voyage. Il nous avait demandé de lui offrir encore de la confiture d'abricots, celle que nous lui avions déjà offerte. Il l'avait trouvée très bonne, disait-il. Il nous pria également de lui donner un souvenir de notre séjour à Korzok, et nous montra une vieille lettre qu'un Bordelais lui avait laissée en 1908. Naturellement, nous accédâmes sans hésiter à sa demande.

Un nouveau guide devait nous accompagner. Tougou Tolo restait avec son maître, le **Goba**. Nous n'avions pas réellement besoin de guide, puisqu'un négociant musulman de Leh, dans le Ladak, allait suivre la même route. Nous lui achetâmes quelques navets, légume toujours fade, mais appréciable, dans ce pays où nous ne pouvions obtenir d'aliments frais. En atteignant, ce soir-là, le camp suivant, nous renvoyâmes le guide en le chargeant de remercier le **Goba** et aussi de lui remettre quelques menus cadeaux.

La bibliothèque du **gompa** où sont gardés les livres sacrés.





Magnifique statuette en argent du Bodhisatva Avalokiteshvara, à Likiep.

Un des gestes rituels traditionnels (**moundras**) d'un lama tibétain.



VIII

LA VALLÉE DE DÉBRING

Le premier jour, nous traversâmes un col appelé le Nagpongong-zin la. Il était situé à 18600 pieds de hauteur et, au moment où nous le traversâmes, la pluie céda la place à la neige. Au sommet du col se trouvait un plateau de même hauteur et à notre grande surprise, nous n'eûmes pas à redescendre. Nous découvrîmes aussi qu'il n'existait plus de camps aménagés et que nous serions obligés de planter nos tentes à découvert en nous abritant avec nos caisses empilées. Le vent, en effet, était violent et froid. Cette nuit-là, il gela et, le matin, nous trouvâmes de la glace à proximité du camp.

D'après la carte, nous avions trois cols à traverser. En réalité, il y en avait sept en tout; hommes et bêtes éprouverent une grande fatigue. Le dernier col, le Pola Kang Kar la, était situé à 18000 pieds. De là, nous descendîmes dans une oasis verdoyante située en plein désert; nous y trouvâmes d'autres voyageurs (des Ladakiens) qui campaient près d'une source. Le lait de chèvre qu'ils nous vendirent vint agréablement améliorer notre frugal repas. Nous recommençons à trouver notre nourriture vraiment insipide.

La pluie cessa pendant la nuit et le soleil brillait quand nous nous remîmes en route. A nouveau, nous rencontrâmes là beaucoup de **kyangs** et nous pûmes en photographier quelques-uns. Ils étaient moins sauvages que ceux rencontrés auparavant et nos caravaniers nous apprirent qu'ils restaient en cet endroit toute l'année. L'horizon s'ouvrait devant nous, une route avait été



Monumentale inscription d'une **mantra** sur un rocher.

aménagée sur une certaine distance. Nous débouchâmes dans une vaste plaine. Un lac, le Tso kar, s'étendait sur notre gauche. Plus haut, vers la droite, niché dans les parois rocheuses qui surmontaient la route, se dressait un **tsam khang** ou ermitage, demeure d'un lama solitaire. Comme à l'habitude, il descendit et nous demanda des aliments. C'est de cette façon, semble-t-il, qu'il assurait sa subsistance. C'était un vieil homme ratatiné, très sale et que sa vie solitaire paraissait avoir quelque peu abruti. Sa petite demeure s'appelait, nous dit-il, Toup-ghye Gompa.

Autour du lac, aux eaux saumâtres, le terrain était marécageux. M'en étant approché un peu trop près avec mes poneys, je faillis y tomber. Les animaux, malgré les belles herbes vertes qui poussaient là, ne me suivaient qu'avec répugnance; leur instinct leur disait que le terrain n'était pas fait pour supporter leur poids.

Ce jour-là, nous parcourûmes vingt milles dans l'interminable vallée de Débring. L'endroit était exposé au vent et rocailleux à l'extrême. Si nous ne fîmes pas halte plus tôt, c'est que la région était entièrement privée d'eau. Finalement, au crépuscule, ayant précédé avec Tachi le reste de la troupe, je découvris une source, sur le côté de la route. Nous pouvions donc nous arrêter à cet endroit. Devant nous, ne se dressait plus, pour nous séparer du Ladak, que le Taga-Loung la, haut de 17500 pieds, et dominant la chaîne des monts Zanskar.

Avant de le franchir, le matin, nous fûmes surpris de voir Deulma échanger ses vêtements contre ceux de l'un des caravaniers. Quand nous leur en demandâmes la raison, ils se mirent à rire mais refusèrent de s'expliquer. Je suspectais cependant que c'était parce que nous devons traverser la frontière du Ladak et qu'ils voulaient ainsi tromper les démons sur la personne de ceux qui entraient dans ce pays.

L'ascension du Taga-Loug la s'avérait dure. Mais au sommet, nous fûmes récompensés par une magnifique vue sur plusieurs grandes chaînes de montagnes. Crêtes après crêtes, les ondulations des cimes s'étendaient dans toutes les directions, pareilles à une mer orageuse, et le temps exceptionnellement beau découvrait un horizon immense. « Il faudrait plusieurs vies », nous exclamions-nous en contemplant le panorama, « pour explorer à pied toute cette région ». Il y avait quelque chose de mystérieux dans ce paysage. Quels êtres vivants pouvaient subsister dans ces replis de la terre?

Le chemin descendant sur l'autre versant était excellent. La pente n'était pas aussi raide mais nous pûmes constater que nous avions traversé une importante chaîne de montagnes, car la descente se poursuivait pendant des kilomètres. Nous passâmes par une gorge magnifique aux rochers rouges dont le souvenir demeure très vivace dans ma mémoire. C'était la vallée de Ghya, ainsi appelée à cause d'un petit hameau que nous atteignîmes dans l'après-midi. Je puis recommander cette vallée à tous ceux qui sont amateurs de paysages grandioses. Des indices toujours plus nombreux montraient que cette région était habitée: champs d'orge verdoyants, monuments bouddhiques tels que **tchortens**, murailles appelées **meundang** (faites de pierres où se trouvait gravée la mantra: **Om mani padme hong** « Om, le joyau

Traversée de l'Indus sur un cantilever, après Oupchi.



dans le Lotus, hounm »), petites chapelles votives, bétail errant (les **Dzos**, croisement entre un yak et une vache), poneys, et même, en approchant de Ghya, des maisons et leurs habitants. La température était aussi plus clémente et, nous pûmes enlever une partie de nos vêtements.

Ce soir-là, nous campâmes dans un endroit qui nous sembla déjà « civilisé ». Nous étions entourés de champs bien cultivés et quelques-uns des cultivateurs du pays s'approchèrent de nous pour nous observer, visiblement intéressés par notre comportement. Un homme me remit même une lettre. À ma grande surprise, je vis qu'elle m'était adressée par le missionnaire morave de Leh qui, ayant entendu parler de notre prochaine visite, nous souhaitait la bienvenue. Pendant la nuit, nos chevaux s'égaillèrent dans un champ d'orge. Le lendemain matin, les propriétaires nous demandèrent de payer les dégâts. Ils réclamaient cent roupies, mais nos gens marchandèrent tant que la somme exigée fut réduite à dix roupies. Cet épisode et le fait de devoir payer l'eau et le combustible (ce qui nous paraissait étrange après toutes les semaines précédentes de fournitures gratuites) nous fit bien sentir que nous étions revenus dans des régions « civilisées ».

Avant de poursuivre notre route, nous visitâmes Ghya. Sur les hauteurs environnantes, nous vîmes le monastère et un ancien château abandonné. À nouveau, l'abondance de monuments religieux nous frappa. Un des tchortens était le plus grand que j'eusse vu, et sur les routes étaient alignés des murs de **mani** (autre nom des **meundangs**).

Il ne restait plus qu'une courte étape pour atteindre Oupchi sur l'Indus et nous campâmes sur la rive droite de la haute vallée de ce fameux fleuve indien. Nous le traversâmes sur un cantilever et non à gué. Il y avait là encore plus de champs, d'habitations et de monuments; et nos Punjabis se réjouirent d'apprendre que ces paysans qui, avant le diner, nous vendirent des pommes de terre, étaient, comme eux, des musulmans.

Pierres manis sur lesquelles sont gravées diverses mantras.





Ce tchorten constitue l'une des entrées de la ville de Leh.



La reine du Ladak et ses deux fils.

IX

LEH, CAPITALE DU LADAK

Bien qu'ayant pénétré au Ladak proprement dit par le sommet du Taga Loung La, ce ne fut qu'en atteignant la vallée de l'Indus que nous nous rendîmes compte d'un véritable changement de paysage. Le défilé de Ghya nous avait beaucoup rappelé ceux que nous avions traversés depuis Roupchou et, sauf dans le village même de Ghya, il y avait trop peu de traces de population pour nous permettre de découvrir l'importance du changement.

La vallée s'élargissait maintenant et nous avions l'impression de quitter une ruelle étroite pour déboucher dans une belle avenue. On apercevait partout des villages, des gens mieux vêtus qui circulaient; les champs d'orge bien entretenus donnaient à l'endroit un certain air de prospérité. Au bord des canaux d'irrigation, s'alignaient des saules et même des peupliers, spectacle qui ne nous avait pas été offert depuis fort longtemps.



Vue générale de Leh, capitale du Ladak.

Le château des rois du Ladak, à Leh.

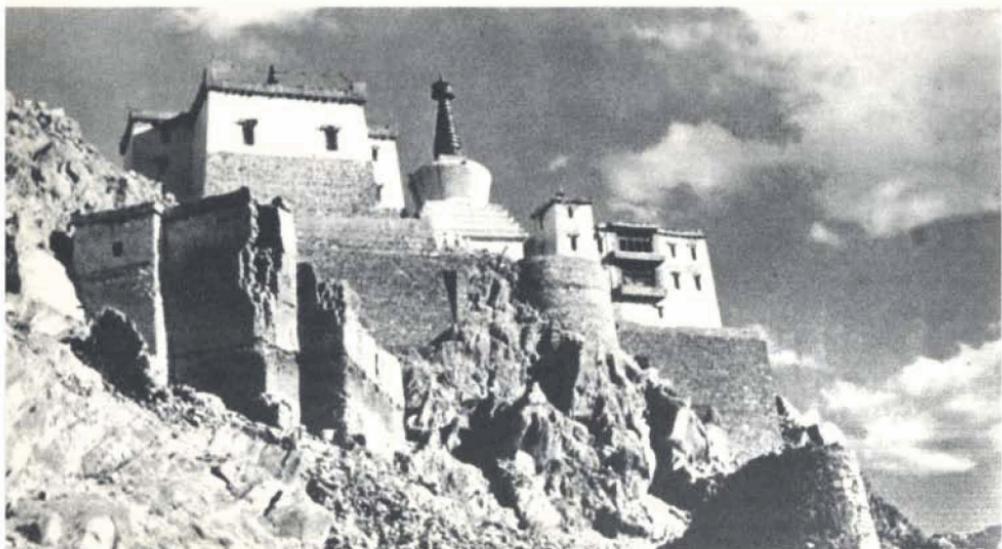


Les premiers habitants que nous avons rencontrés étaient musulmans. Mais, en nous dirigeant vers Leh, la capitale ladakienne, nous nous rendîmes compte que la plupart des gens étaient ici comme ailleurs des bouddhistes. Il y avait, le long de la route, beaucoup de **tchortens** et de murs **mani** et, en approchant de certains centres religieux, tels que Himis et Tiksé, nous aperçûmes un nombre toujours croissant de ces monuments de piété populaire.

Les moines du Tibet appartiennent à des sectes très variées. Les plus importantes sont au nombre de deux: l'ancienne **Nyingma-pa** non réformée, dont l'histoire remonte à l'introduction du bouddhisme dans le pays (septième siècle après J.-C.) et l'église d'Etat du **Gholoup-pa** qui est née d'une réforme réalisée au quinzième siècle. On appelle souvent ces moines, d'après la couleur de leurs coiffures, lamas rouges ou lamas jaunes. Les monastères où ils vivent jouent un rôle fort important dans la vie sociale et économique du peuple. Drepoung, près de Lhassa, est le plus grand établissement monastique du monde où vivent, dit-on, sept mille sept cents moines. Les habitants de ces gompas sont soit des hommes (cas le plus ordinaire) soit des femmes (que l'on appelle **tchomos** ou **anis**); ce sont eux qui prient pour le bien-être spirituel des laïques ordinaires et veillent à sa permanence. Suivait la croyance des Tibétains, en effet, il n'y a « Pas de salut possible sans lama devant vous ». Cet adage reflète le principe de la division du travail, et s'applique à la vie religieuse. Les moines reçoivent un salaire pour leurs services, possèdent de grandes richesses et détiennent un pouvoir politique considérable.

Himis (**He-mi**), le premier des grands **gompas** ladakiens où nous nous rendîmes, est un monastère de chapeau rouge, considéré parfois comme le plus important du Tibet occidental. Il est situé sur la rive gauche de l'Indus, à dix-huit milles de Leh dans un ravin latéral qui le dissimule à la vue jusqu'au moment où l'on se trouve juste au-dessous de lui. C'est une large construction de style traditionnel qui abrite environ trois cents lamas.

Le château de Stok, résidence actuelle du roi du Ladak.





Le meudong, long d'un mille, de Leh.

L'atmosphère d'Himis nous déplut. Il fut évidemment intéressant de parcourir cette maison aux nombreux recoins, de visiter la grande cour et les pièces obscures où grimaçaient de colossales idoles sur lesquelles étaient jetées des étoffes blanches en lambeaux et couvertes de poussière. Mais les moines de service exigèrent leur bakshish avant de nous faire visiter le monastère et se montrèrent fort impolis lorsque nous refusâmes de verser plus d'argent encore pour voir chacune des divinités lamaïques devant lesquelles nous passions. Himis avait été gâté par trop de touristes, qui viennent ici pendant l'été pour assister aux danses masquées. Celles-ci ont lieu pour fêter l'anniversaire du patriarche et prophète de la secte Nyingma-pa, Padmasambhava — « celui qui est né d'un Lotus » —.

Tiksé, un **gompa** Gheloup-pa, nous plut bien davantage. Situé dans la plaine, il était fièrement planté sur une petite colline au milieu de la vallée de l'Indus. Vu de loin, il apparaissait comme un point minuscule, mais à mesure que nous nous rapprochâmes, nous le trouvâmes de plus en plus grand jusqu'au moment où il nous domina comme une forteresse. Ayant planté nos tentes à ses pieds, nous passâmes l'après-midi en compagnie de ses moines et ce fut là que nous entendîmes parler de son extraordinaire abbé incarné, le Toulkou de Tiksé, dont j'ai ailleurs décrit les aventures et les frasques réellement fabuleuses.

Le 22 août, trente-sept jours après nous être mis en route pour gagner le Kashmir par l'Est, il ne nous restait plus qu'une dernière étape à franchir pour arriver à Leh. Nous traversâmes Cheh, pittoresque village possédant un petit **gompa** situé au centre d'un site rocheux. Nous parvînmes bientôt à ce fameux **meudong** long d'un mille, qui se trouve à l'entrée de la capitale du Ladak. Au-delà, on apercevait la ville massive dont les maisons étaient rangées autour des nombreux arbres qui poussent dans cette partie élevée de la vallée. Après avoir parcouru l'avenue du bazar, bordée de peupliers, qui se termine devant une mosquée nichée au-dessous de l'imposant château

des rois du Ladak, nous chevauchâmes vers l'enceinte de la Résidence où nous avons été invités à loger pendant notre séjour dans la ville.

Leh n'est pas une très grande agglomération. A l'époque de notre voyage, elle comprenait 2350 habitants, la population étant numériquement composée comme suit: bouddhistes 1250, musulmans (des Yarkandis et leurs descendants métis de par les femmes indigènes et qu'on appelait « arghons ») 1000, chrétiens (Ladakiens convertis) et hindous (pour la plupart Dogras et Sikhs) 100. C'est cependant la plus grande ville du Ladak, et sa capitale. Elle est également le siège des principales autorités gouvernementales. A l'époque de notre voyage, le Durbar de Kashmir était représenté par un Wazir-i-Wazarat. Il y avait une garnison Dogra casernée, comme il convenait, dans un ancien fort; un Résident auxiliaire venait de Srinagar, une fois l'an, faire sa tournée et loger dans la très charmante Résidence où l'on nous avait permis de demeurer, et enfin il y avait le roi du Ladak, le Ladak Ghyalpo, réduit officiellement maintenant au rang plus humble de raja de Stok.

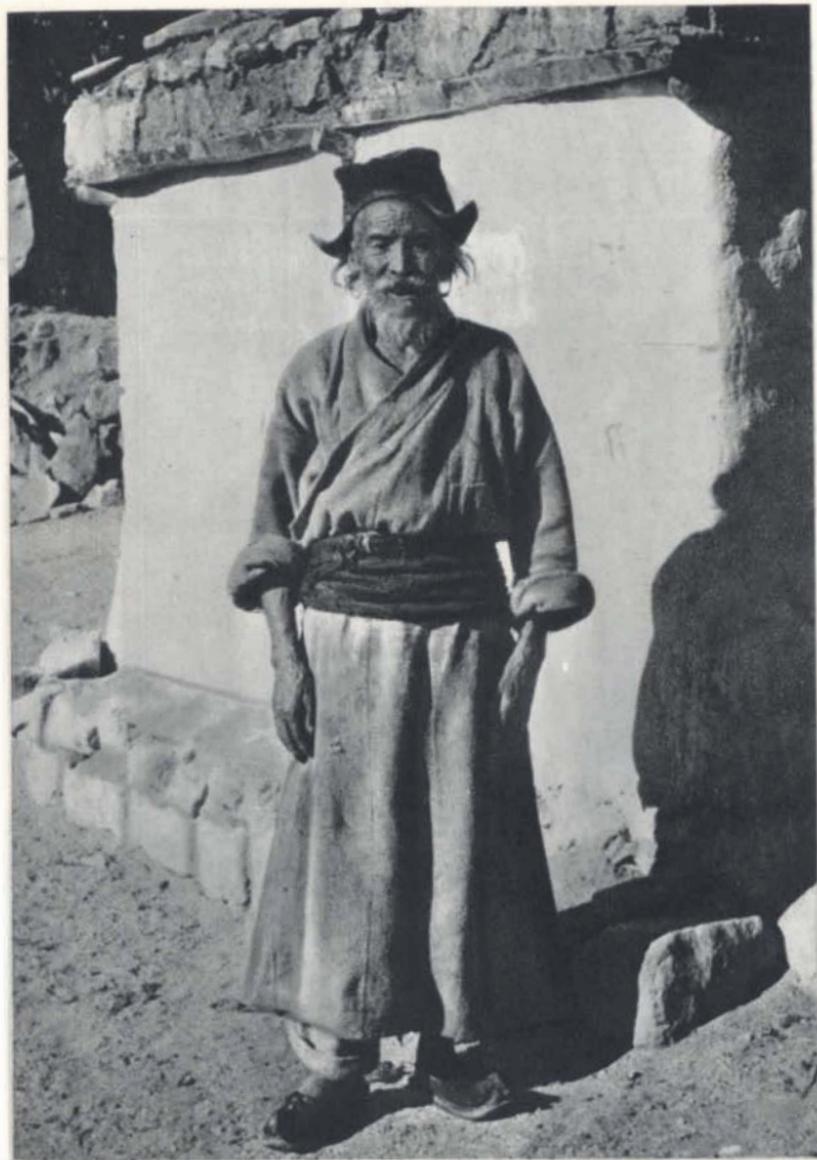
Ce monarque déchu, dont l'influence avait rapidement été supplantée dans le pays par celle de l'Abbé incarné du **gompa** de Spitouk, Koucho (**skuchok**) Bacoula, n'est vraiment plus qu'un vestige du passé.

La ville de Leh devait jadis sa relative prospérité au fait que la route commerciale menant à Yarkand, dans le Turkestan chinois (Sinkiang), y aboutissait. Un grand nombre de marchandises de toutes sortes parcouraient cette route dans les deux sens. Parmi les principales marchandises, celles qui arrivaient aux Indes étaient surtout des produits d'Asie Centrale tels que laine, jade, tapis et haschisch (**charas**). Ce dernier était un monopole exploité par le gouvernement et un fonctionnaire spécial, le « Special charas officer », qui résidait à Leh pour s'occuper des arrivages et de l'expédition de la drogue aux Indes.

Tout cela n'existe plus et, au cours des cinq dernières années, la ville a considérablement souffert du manque de négoce. Avec l'occupation du Sinkiang et du Tibet occidental par les troupes chinoises, toutes les transactions commerciales se trouvent complètement arrêtées et il est difficile de dire quand elles reprennent. Elles sont cependant pour les Ladakiens d'une importance vitale et cette situation provoque actuellement de dures privations.

Dès notre arrivée à Leh, nous eûmes une visite. C'était un musulman, agent de la police secrète, qui nous dit avoir été affecté à notre service. Cela nous amusa beaucoup car aucune « escorte » de ce genre n'avait paru nécessaire lorsque nous nous trouvions dans les régions sauvages du Roupchou. Cet homme nous parut symboliser toutes les entraves apportées par la « civilisation », au sein de laquelle nous étions indubitablement revenus.

Le surintendant de la mission morave fut notre second visiteur. Cette organisation, spécialisée dans l'évangélisation des régions écartées, était installée au Ladak depuis plus d'un siècle. Le révérend principal qui vint nous voir était né au Labrador d'un père missionnaire appartenant à la même confrérie. Il ne connaissait guère du monde que son village natal et l'endroit de sa résidence actuelle. Lui et sa femme se montrèrent extrêmement aimables à notre égard et, par leur entremise, nous fîmes la connaissance d'une notabilité de Leh, le Révérend Joseph Chergan — maintenant disparu —, chapelain auxiliaire de l'église de la mission, homme vénérable et érudit, très respecté pour son ardent attachement au Ladak et à son peuple.



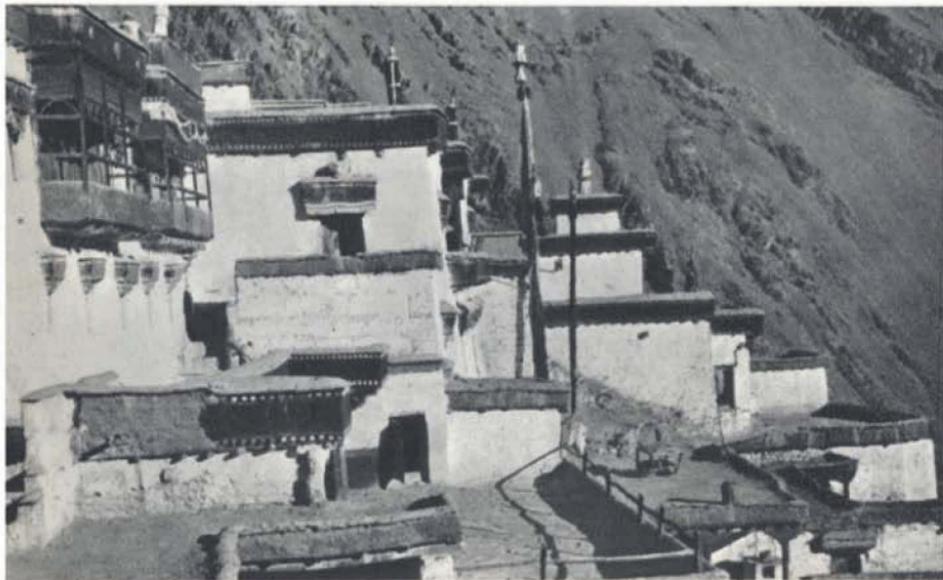
Un Ladakien typique : le docteur local (**amchi**).

Nous rencontrâmes beaucoup d'autres personnalités de la ville en nous promenant à travers les ruelles et dans le grand bazar entouré de peupliers. L'un de nos grands favoris était Abdullah Shah, l'**aksakal** (« barbe blanche » en turki), négociant yarkandi. Il était non seulement une sorte de fonctionnaire consulaire non officiel pour les hommes d'affaires du Sinkiang, mais encore le chef d'une très remarquable famille dont on trouve des membres au Tibet, à Chigatsé, à Lhassa et jusque dans le lointain Tsé-thang. Ce sont des négociants, mais aussi les hommes de confiance d'un grand nombre de maisons tibétaines aristocratiques ou d'établissements monastiques.

Un des événements marquants de notre séjour à Leh consista en une excursion d'un jour à Stok, siège actuel de la « cour » du Ladak. Là, invités à déjeuner dans cet ancien château dominant la campagne, nous rencontrâmes la reine et ses deux fils, dont l'un a succédé depuis à son père décédé. La reine était une femme accomplie, sœur du Thakour de Lahoul, que nous avions rencontré au moment d'entreprendre notre voyage.

Nous retournâmes à Cheh, petit village situé en dehors de Leh, et y assistâmes à une fort joyeuse fête des moissons. Avant de partir pour Srinagar en suivant la longue route de seize étapes — qu'aujourd'hui l'avion met quelques heures à parcourir — nous rencontrâmes le Toulkou incarné, âgé de huit ans, qui nous invita à nous arrêter sur le chemin de la capitale du Kashmir pour lui rendre visite dans son monastère.

Les toits du **gampa** de Ri-dzong.





Le Toulkou de Ri-dzong avec son lama précepteur.

X

COUTUMES DES LADAKIENS

Les coutumes des Ladakiens sont à peu près les mêmes que celles des Tibétains. Une seule différence peut-être: le comportement et les manières des Ladakiens sont plus archaïques, bien des coutumes étant demeurées semblables à ce qu'elles étaient lors de la période de prospérité du royaume.

Tout d'abord, en ce qui concerne les vêtements, on peut au premier coup d'œil distinguer un habitant du Ladak d'un Tibétain du centre. Il est bien vêtu de la même **chouba** ou robe, avec une écharpe nouée à la taille, et boutonnée au col suivant la mode chinoise, mais cette robe est taillée dans un lainage grossier tissé à domicile. Sur la tête, il porte une coiffure très caractéristique dont les coins sont relevés comme des cornes. Femmes et hommes ont des nattes, comme au Tibet, mais les femmes ici portent une coiffure particulière appelée **perak**; elle est faite d'une longue bande de feutre rouge abondamment ornée de grandes turquoises qui part du front et pend dans le dos. De chaque côté, de grandes « oreilles » de laine noire confèrent à celle qui les porte un aspect éléphantin. Au-dessus de la **chouba** de laine, une peau de chèvre retournée est attachée à leurs épaules. Les musulmans ladakiens ont la tête rasée, mais portent les mêmes vêtements, tandis que les femmes ont une coiffure ornée d'un voile pendant dans le dos, ce qui les distingue de leurs sœurs bouddhistes.

Le curieux dessin de ce tapis tibétain représente un dragon traditionnel, qui semble reculer d'effroi devant le modernisme d'un réverbère à lampe électrique.



Les aliments que l'on mange au Ladak sont des plus ordinaires. Ici point de ces mets chinois raffinés dont les aristocrates de Lhasa font leurs délices. Rien que de la **tsampa** (farine d'orge séchée), du thé au beurre, de la viande séchée, du beurre rance et des œufs pourris. Les abricots secs que l'on sert parfois et qui sont considérés comme un luxe sont renommés dans tout le Tibet. Le jour où nous déjeunâmes chez la reine elle nous offrit un repas typique de ce genre, toutefois les œufs étaient frais. On boit dans le pays une grande quantité de **tchang** (bière d'orge) et d'**arak** (eau-de-vie).

Certaines demeures seulement présentent à Leh le caractère typique de cette région. Trop d'influences extérieures (indienne, yarkandi, européenne même) les empêchent d'être uniformes. Mais c'est dans les villages que se trouvent les maisons-types: des constructions carrées et basses, en pierre,

blanchies à la chaux, avec des fenêtres rectangulaires, dont la partie inférieure est la plus large, et une toiture plate où sont conservés pour l'hiver le fourrage et les combustibles. Aux yeux des étrangers, ces maisons présentent certaines particularités déplaisantes. D'abord, on y entre toujours par l'écurie, de sorte que l'odeur des chevaux envahit toute la maison; ensuite, il n'y a pas de cheminée dans la cuisine et la fumée accumulée dans les pièces provoque la suffocation, la toux et un picotement dans les yeux; troisièmement, le manque absolu d'installation sanitaire rend la vie très inconfortable. En outre, durant les mois d'hiver, toute la famille n'utilise qu'une seule pièce afin d'économiser le combustible.

En somme, pour l'étranger, le Ladak est un pays où tout se fait différemment de ce que l'on est habitué à voir. Ainsi, il est poli de tirer la langue



Une coiffure faite d'os humains et de cheveux, portée par un moine de Ragon.



Trois lamas du **gomp**a de Ragon.

à quelqu'un; et cet usage est réservé aux plus hauts personnages; on monte et on descend de cheval du côté droit, et non du gauche comme chez nous. Les cheveux des enfants, coupés courts au sommet de la tête, restent longs sur les côtés et derrière. Le thé se sert au début du repas, et la viande à la fin. Il faut claquer de la langue pour arrêter les chevaux et dire « Woo » pour les faire avancer. Les dents des scies sont tournées vers le dedans et non vers le dehors. Les lettres sont gravées sur la pierre en relief et non en profondeur. Quand un jeune couple se marie, il devient immédiatement propriétaire des biens de la famille, et les parents sont obligés de se contenter, jusqu'à leur mort, d'une faible partie de ces biens. Je fus surpris de voir que, pendant les grands froids, les gens ne se couchaient pas pour dormir comme le fait, je crois, tout le reste du monde; ils demeurent, soit assis, leurs jambes repliées sous eux, ou bien s'agenouillent sur le sol, la tête dans les mains. Je découvris que nos caravaniers se reposaient dans cette position lorsque nous quittâmes Leh pour nous rendre à Srinagar, en compagnie de nouveaux hommes.

Mais la coutume la plus curieuse et la plus aberrante de toutes est évidemment celle du mariage polyandre. Bien qu'elle existe assez souvent ailleurs et spécialement au Tibet, elle n'est nulle part aussi usuelle qu'au Ladak. C'est sans aucun doute, parce que cette région a conservé beaucoup de traits anciens d'une civilisation antérieure. Quatre-vingt-dix pour cent des familles que j'ai visitées pendant mon séjour à Leh étaient polyandres. On donne généralement de cette coutume l'explication suivante: un groupe d'hommes (généralement composé de frères) ont en commun une femme parce que ce procédé leur permet d'éviter la division des biens dont ils ont hérité.

C'est ce qu'ils font, d'accord avec leur épouse dont les enfants sont également considérés par eux comme leur propriété collective. Le genre de mariage que nous décrivons ici est appelé **bagma**, mais ce n'est pas le seul mode permis.

La principale préoccupation des habitants d'un endroit où les ressources sont maigres, est de garder indivisée la propriété familiale et aussi son nom. S'il n'y a point d'héritiers mâles, c'est la fille aînée seule qui hérite; ses sœurs cadettes, s'il y en a, sont mariées dans d'autres familles. L'héritière peut alors librement se choisir un mari ou prendre autant d'époux qu'elle le désire, même s'ils ne sont pas apparentés entre eux. Elle peut également à son gré divorcer et se remarier. Les hommes qu'elle choisit ainsi sont appelés **mag-pa** (mariés) et cette forme de mariage porte le même nom. Les enfants, quand il y en a, portent le nom de leur mère.

Dans les cas où l'union reste stérile, il arrive quelquefois qu'un autre homme, un **porjag**, soit invité à modifier les choses ou encore un groupe d'hommes déjà mariés prennent une seconde femme. Car il ne faut pas imaginer que la polyandrie exclut la monogamie ou cette autre forme de polygamie, la polygynie. Toutes les combinaisons maritales semblent possibles dans les pays de civilisation tibétaine, particulièrement au Ladak où, je le répète, des coutumes archaïques comme celles-ci sont demeurées intactes jusqu'à ce jour.

Vers la fin de septembre, nous jugeâmes que nous avions assez d'éléments anthropologiques pour continuer notre route. C'est pourquoi nous nous assurâmes le service d'un nouveau groupe de caravaniers, des indigènes ladakiens, dont le chef s'appelait Tachi. Parmi les Khampas venus ici avec nous, Deulma demeurait, tandis que les autres s'en étaient retournés d'où ils étaient venus avec des marchandises acquises à Leh. Lo-bsang et sa famille vinrent avec nous.

Le jour de notre départ, l'aksakal Abdullah Shah, le surintendant de la mission morave, et d'autres notables, nous accompagnèrent jusqu'au **gompa** de Spitouk, situé dans la plaine. Nous avions espéré rencontrer Koucho-Bacoula, l'abbé de ce monastère, principal lama du Ladak; mais il était absent, parti pour étudier à Lhassa. Avec Joseph Ghergan pour guide, nous nous engageâmes sur la route du Traité de Leh à Srinagar, dernière partie de notre voyage.

Le Toulkou de Ri-dzong, âgé de huit ans.





Un Dard bouddhiste de Dah.

XI

DERNIÈRES ÉTAPES VERS SRINAGAR

Nous couvrîmes la distance en seize étapes, bien qu'elle eût pu, je le sais, être franchie plus rapidement par la route directe. Mais nous dûmes souvent nous écarter de notre route, car nous voulions visiter de nombreux endroits intéressants.

C'est au **gompa** de Ragon que nous nous rendîmes d'abord; c'est un petit monastère lamaïque fameux par ses peintures et pour le talent de l'un de ses habitants. Ce gros moine, après nous avoir reçus, nous montra de nombreux spécimens de son travail. (L'exécution en était magnifique, mais ce n'étaient que des tableaux bouddhiques stéréotypés). Il me vendit une paire d'excellentes bottes ayant autrefois appartenu à l'un des gardes du corps géants du Dalai Lama à Lhassa.

Avant de quitter Ragon, il nous fallut admirer la belle mais macabre coiffure faite d'ossements sculptés et de cheveux humains. Les bouddhistes tibétains, croyant que tout doit servir, trouvent dommage de gaspiller le corps humain après la mort, et fabriquent souvent à l'aide des restes divers articles, tels que celui-ci. Les objets les plus appréciés sont les trompettes tirées du fémur d'une vierge de dix-sept ans, tandis que le sommet de son crâne sert à fabriquer des coupes à boire, doublées d'argent.

Au **gompa** de Nimou, notre halte suivante, nous vîmes de plus belles peintures et aussi quelques nonnes en résidence dans le cloître. L'une d'entre elles, de petite taille, se montra particulièrement aimable: elle avait des cheveux longs et non rasés comme ses collègues car elle appartenait à un ordre ancien et non réformé.

Après Basgo et son magnifique château, niché dans des rochers d'une brillante couleur bleue et rouge, nous traversâmes l'Indus à Saspoula. Le pont cantilever était élevé, d'aspect peu solide, et sans parapet. Nous nous rendîmes au **gompa** d'Altchi Tcheukor. C'est un très ancien monastère. La porte d'entrée est décorée de magnifique sculptures sur bois, qui ont miraculeusement échappé aux ravages commis par les armées iconoclastes de Zorowar Singh. En cet endroit, la population nous offrit quatre-vingt dix œufs dont quatre-vingt sept s'avérèrent pourris — mais ce détail n'a là-bas aucune importance.

Au **gompa** de Likir, nous fûmes accueillis par de la musique. Pour nous bien recevoir, un orchestre placé sur le toit et composé de trompes de six pieds de long, de tambours et de hautbois, joua des airs religieux. On nous

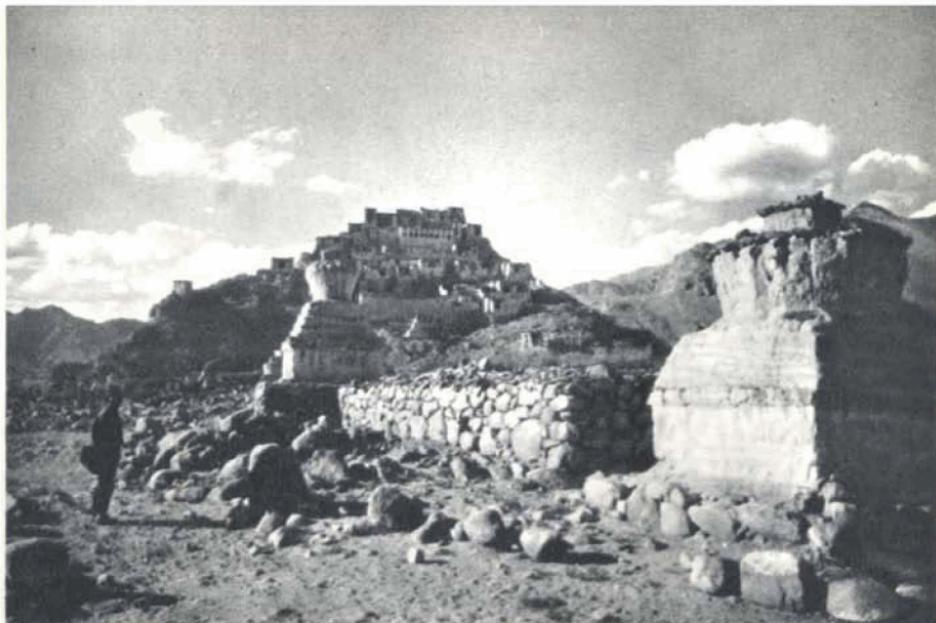


Le **Lha-Khang** de Moulbeck, perché au sommet d'une colline rocheuse.

conduisit dans la grande salle des cérémonies où du thé nous fut offert. On nous fit ensuite visiter les trésors du monastère parmi lesquels se trouvaient une magnifique image d'un Bodhisatva et la plus énorme cloche (**drilbou**) que nous ayions jamais vue.

Le lendemain dans la soirée, nous arrivâmes au **gompa** de Ri-dzong. Pendant notre séjour à Leh, nous avons reçu une invitation de son abbé, âgé de huit ans, le Toulkou de Ri-dzong. Le monastère est bâti à l'extrémité la plus éloignée d'une vallée abrupte. Présument que nous voudrions manger de la viande, ce qui est interdit dans cette très orthodoxe citadelle Gheloup-pa, on nous pria de camper en dehors de l'enceinte de celle-ci. Nous y restâmes plusieurs jours, afin de voir comment fonctionnait cet ordre sous la direction d'un aussi jeune abbé. Nous eûmes la chance d'assister à une cérémonie funèbre présidée par le jeune Incarné. Son oncle venait de mourir, et il devait diriger les prières pour la paix de l'âme envolée. Nous fûmes étonnés de voir avec quelle maîtrise l'enfant s'acquittait de sa tâche. Son précepteur était un homme aimable et jovial qui nous apprit beaucoup de choses intéressantes sur la foi bouddhique.

Poursuivant notre voyage de retour, nous passâmes ensuite par Nourla où nous rencontrâmes une grande caravane de Yarkandis qui retournaient au Sinkiang, puis par Tingmogang, endroit historique où fut signé, en 1647, un ancien traité. Nous franchîmes l'Indus à Kalatsé, sur un superbe pont de bois suspendu, protégé du côté de la rive gauche par un très vieux fort. Quittant la vallée du fleuve et cheminant par monts et par vaux, nous avançâmes vers la vallée du Kashmir.



Le **gompas** de Tiksé.

A travers une gorge profonde, nous approchions du dernier grand monastère, celui du Lama Yourou, plus exactement le **gompas** Yourou. Là, comme à Himis, la réception qu'on nous y fit nous déçut. Les moines ne cessaient de quémander des backschiches et récriminèrent après avoir reçu cinq roupies. Récemment, disaient-ils, une troupe d'Américains, après avoir, exactement comme nous, pris des photographies, leur avaient donné mille deux cents roupies. Nous apprîmes plus tard que la réalité était tout autre: il s'agissait d'une société de films qui les avait payés pour tourner quelques scènes de « L'horizon perdu ».

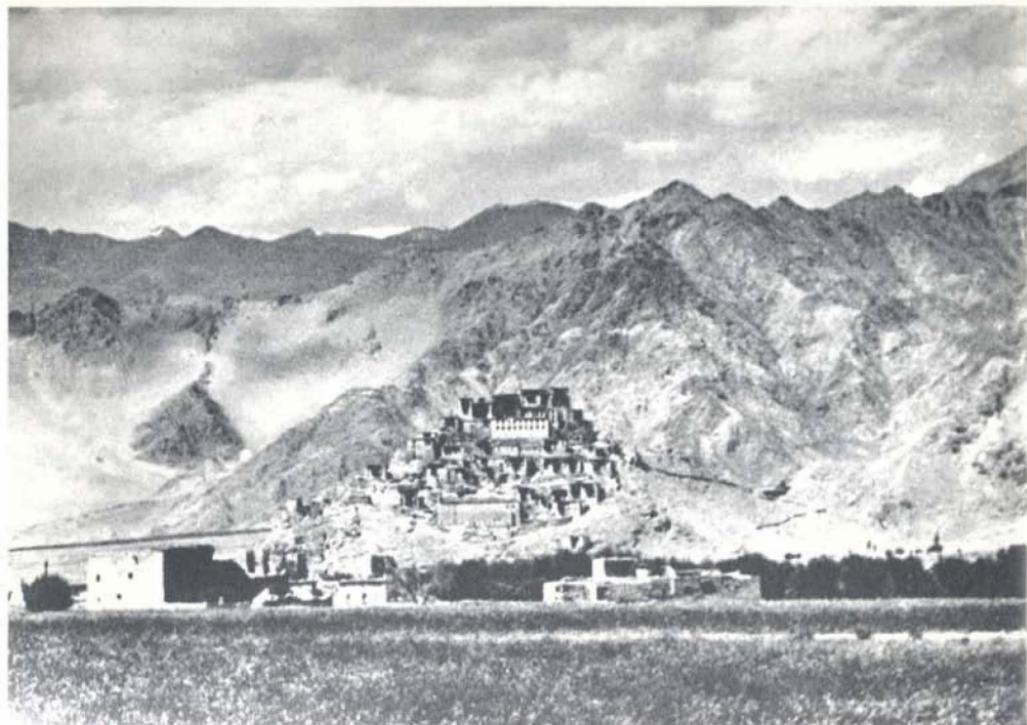
En traversant P'hoto la, à 13432 pieds, nous rencontrâmes la neige, ce qui ne manqua pas de nous inquiéter. Arriverions-nous à temps pour franchir le dangereux Zoji la, connu pour ses meurtrières rafales? C'est pourquoi nous pressâmes le pas sans nous écarter trop de notre route, ne faisant halte qu'à Bod Skarbou pour découvrir que les familles musulmanes du pays, chose étrange, faisaient entrer l'un de leurs fils dans les ordres bouddhiques afin d'en faire des lamas.

Moulbek (prononcez Moulbé) fut le dernier **gompas** que nous vîmes. Ce monastère, bien que situé au pied d'un rocher pointu, a son **lha-khang** (chapelle) perché tout au sommet d'une colline rocheuse. C'est là que nous primes congé du dernier lama rencontré. Nous y admirâmes aussi la belle sculpture d'un Tchampa (Maitraya) placé au bord de la route. Plus loin, nous rencontrâmes une caravane de Dardes bouddhistes qui se rendait à Dah. Les hommes, bien qu'habillés comme des Ladakiens, avaient les traits indo-européens, contraste frappant avec les autres habitants. A Chergola, Joseph

Ghergan, qui nous avait été d'une très grande utilité en nous donnant avec compétence des explications sur tout ce que nous visitons, nous montra une petite maison écroulée. Thomi Sambhota, ministre du roi tibétain Sron tsen Gampo, dit-il, y avait vécu après son retour du Kashmir au septième siècle, emportant l'écriture Devanagari d'où il devait tirer l'alphabet tibétain moderne. Nous avions atteint à cet endroit la limite occidentale du Ladak proprement dit et entrions au Tehsil voisin de Kargil. Nous passâmes par Lot-soun et arrivâmes à la ville principale de cette sous-division administrative, qui porte aussi le nom de Kargil. Ce soir-là, dans le jardin du Dak bungalow, je découvris le tombeau d'un jeune Danois, Polycarpus Lindquist, qui, après avoir tenté de faire à bicyclette le voyage de Copenhague en Chine, était mort là de dysenterie.

Il ne nous restait plus que quelques étapes à franchir. Après avoir passé par Dah, nous couchâmes dans le bungalow de Matchor avant de traverser le Zoji-la de fâcheuse réputation. Mais celui-ci, haut de 11576 pieds, n'offrit aucune difficulté. Sur le versant oriental, nous ne nous rendîmes nul compte de sa hauteur et nous en primes seulement conscience lorsque, parvenus au sommet, nous contemplâmes au-dessous de nous la vallée du Sind avec Baltal qui apparaissait comme un jouet au pied de la montagne.

Dans la vallée de l'Indus, le **gompa** de Tiksé et son décor de montagnes.





Auprès d'un ancien fort, le pont suspendu à Kalatsé.

A partir de cet endroit, nous retrouvâmes une végétation que nous étions heureux de contempler après l'aridité des endroits que nous venions de traverser. Là, les premières automobiles que nous ayions vues depuis près de six mois, nous attendaient pour nous conduire à Srinagar. Leur allure terrifia les fidèles Tibétains et Ladakiens de notre caravane.

Nous les avons laissés à leur sauvage pays, et nous avons repris possession de notre confort de civilisés, avec au cœur une sorte de mélancolie et d'amertume.

TABLE DES MATIÈRES

I	UN ITINÉRAIRE SINGULIER	7
II	RÉCEPTION SOUS LA TENTE	10
III	UN GRAND LAMA	16
IV	"LES DIEUX ONT VAINCU"	21
V	L'ASCENSION DU LAGNYAL-LA	28
VI	UNE HALTE À 18000 PIEDS D'ALTITUDE	31
VII	VISITE AU GOMPA DE KORZOK	38
VIII	LA VALLÉE DE DÉBRING	41
IX	LEH, CAPITALE DU LADAK	46
X	COUTUMES DES LADAKIENS	53
XI	DERNIÈRES ÉTAPES VERS SRINAGAR	59



Terres et Hommes